

PRIX CULTUREL / KULTURPREIS

Norbert Carlen 9

Musicien

PRIX D'ENCOURAGEMENT / FÖRDERPREISE

Natacha Balet 43

Danseuse

Barbara Heynen 65

Schauspielerin

Bastien Fournier 91

Écrivain

PRIX SPÉCIAL / SPEZIALPREIS

René-Pierre Antille 115

Gestionnaire culturel

AVANT-PROPOS

Parcourir le Valais, la Suisse et les pays environnants pour, de milliers de voix, faire émerger la beauté du chant, faire vibrer cet « instrument » qui se passe d'un luthier mais qui met en jeu la totalité de l'être, du corps et du cœur du choriste. C'est en ces quelques images que je me représente Norbert Carlen, son engagement et son action au fil des jours, des soirs et des fins de semaine. Un homme habité par la musique et qui, dans une profonde humilité, respectueuse de soi et des autres, met à son service des compétences artistiques et pédagogiques marquées au sceau de la finesse et de la sensibilité.

A travers la personne de Norbert Carlen et de tous les chanteurs, amateurs et professionnels, qu'il anime de son talent, l'attribution du Prix culturel 2012 permet à l'État du Valais de relier deux axes forts de sa politique culturelle : favoriser le développement de la carrière des artistes professionnels et encourager une pratique large des activités artistiques au sein de la population. Norbert Carlen est de ceux qui, au quotidien, tissent des ponts entre ces deux pôles en nourrissant et maintenant en alerte l'âme d'un canton où l'on aime chanter et pratiquer la musique collectivement.

Les Prix d'encouragement, décernés à des artistes qui ont cette année entre 28 et 31 ans, permettent de reconnaître et d'encourager un talent dont l'émergence s'affirme. Natacha Balet et Barbara Heynen sont respectivement danseuse et comédienne, Bastien Fournier, écrivain. Tous les trois ont fait le choix de donner au développement de leur art la première place en se formant auprès des meilleurs, en inscrivant leur travail dans une compa-

gnie ou chez un éditeur qui leur donne la possibilité de relever de nouveaux défis, en Suisse, en France, en Allemagne, dans le monde. Ils inscrivent le Valais sur la carte des diverses formes de la création artistique contemporaine et je souhaite qu'à leur tour, en maintenant des liens avec leur canton d'origine, ils suscitent et favorisent ici d'autres futurs talents.

Avant que n'émerge une politique publique pour donner une assise plus solide au développement culturel, il a fallu la vision et l'engagement de personnalités fortes qui, par leurs initiatives parfois solitaires, ont balisé le chemin. Dans le monde de l'art contemporain, René-Pierre Antille est de ceux-là : un homme d'inspiration et d'action. Le Prix spécial, décerné pour la seconde fois à une personnalité qui a mis ses compétences professionnelles au service du développement artistique et de la médiation culturelle, souligne l'originalité et l'importance de son action.

Les titulaires des Prix culturels 2012 de l'État du Valais, par la diversité de leurs personnalités et de leurs parcours, mettent en évidence un Valais qui cultive avec bonheur des pratiques culturelles ancrées au cœur de son histoire et qui, dans le même temps, s'ouvre aux formes d'expression les plus contemporaines. Je me réjouis que l'État du Valais puisse y contribuer.

*Claude Roch, Conseiller d'État,
Chef du Département de l'éducation,
de la culture et du sport*

VORWORT

Das Wallis, die Schweiz und unsere Nachbarländer durchreisen, um mit Tausenden von Stimmen die Schönheit des Gesangs zur Geltung zu bringen, dieses «Instrument» zum Klingen zu bringen, das ohne Geigenbauer auskommt und stattdessen das gesamte Wesen, Körper und Herz des Sängers, einbezieht. So sehe ich Norbert Carlen, sein Engagement und seine Tätigkeit, die er im Verlauf der Tage, Abende, Wochenenden ausübt. Von der Musik beseelt, nutzt er, in tiefer Demut, mit Respekt vor sich selbst und anderen, seine von Feinheit und Sinnlichkeit geprägten künstlerischen und pädagogischen Kompetenzen.

Durch die Vergabe des Kulturpreises 2012 an Norbert Carlen, der mit seinem Talent viele professionelle und Amateur-Sänger fördert, kann der Kanton Wallis zwei Schwerpunkte seiner Kulturpolitik vereinen: die Unterstützung professioneller Künstler in der Entwicklung ihrer Karriere und die Förderung der Ausübung einer künstlerischen Tätigkeit in der Bevölkerung. Norbert Carlen ist einer jener Menschen, die täglich zwischen diesen beiden Bereichen Brücken schlagen, dadurch hält er die Seele eines Kantons wach, in dem man gerne singt und gemeinsam musiziert.

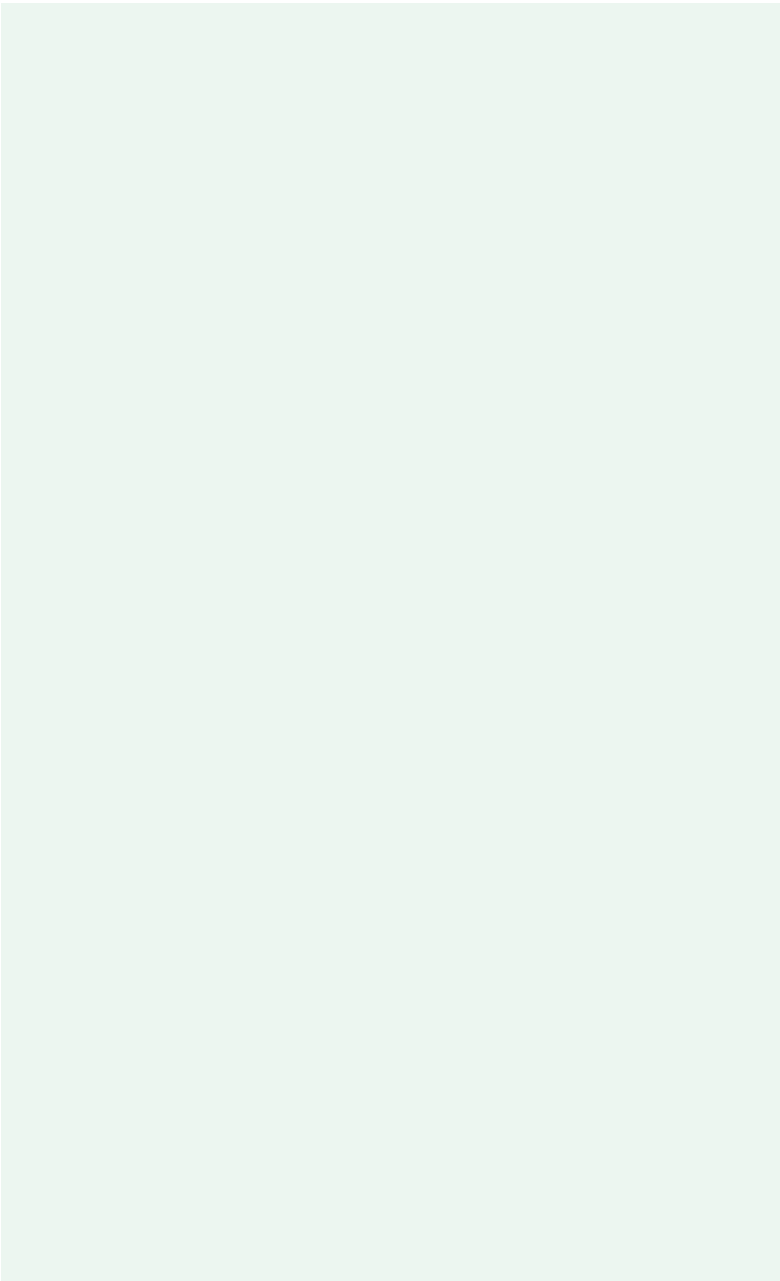
Die Förderpreise werden dieses Jahr an Künstler vergeben, die zwischen 28 und 31 Jahre alt sind. Dadurch sollen junge Talente, die kurz vor dem Durchbruch stehen, anerkannt und gefördert werden. Natacha Balet ist Tänzerin, Barbara Heynen Schauspielerin, Bastien Fournier Schriftsteller. Alle drei haben der Entwicklung ihrer Kunst den Vorrang gegeben, sie

liessen sich bei den Besten ausbilden und üben ihre Tätigkeit im Rahmen eines Ensembles oder bei einem Verlag aus, was ihnen die Möglichkeit gibt, neuen Herausforderungen nachzugehen, in der Schweiz, in Deutschland, weltweit. Durch sie existiert das Wallis auf der Karte der zeitgenössischen Kunstformen, und ich hoffe, dass sie, indem sie die Beziehung zu ihrem Heimatkanton pflegen, hier weitere künftige Talente anregen und fördern werden.

Bevor eine Kulturpolitik entsteht, welche der kulturellen Entwicklung als günstiger Nährboden dienen kann, braucht es eine Vision und die Verpflichtung von starken Persönlichkeiten, die durch ihre teils einsamen Initiativen den Weg bereiten. René-Pierre Antille ist ein solcher Wegbereiter im Bereich der zeitgenössischen Kunst: Ein Mann der Inspiration und der Tat. Der Spezialpreis wird bereits zum zweiten Mal an eine Persönlichkeit verliehen, die ihre Fähigkeiten in den Dienst der künstlerischen Entwicklung und der Kulturvermittlung stellt; dadurch soll die Bedeutung dieses Engagements hervorgehoben werden.

Die Träger der Kulturpreise 2012, ihre vielfältigen Persönlichkeiten und Werdegänge, offenbaren ein Wallis, das erfolgreich kulturelle Aktivitäten kultiviert, die sowohl in der Geschichte verwurzelt, als auch offen sind für die modernsten Ausdrucksformen. Ich freue mich sehr, dass die Tätigkeit des Kantons Wallis einen Beitrag dazu leisten kann.

*Claude Roch, Staatsrat, Vorsteher
des Departements für Erziehung, Kultur und Sport*



PRIX CULTUREL / KULTURPREIS

Norbert Carlen



BIOGRAPHIE

Norbert Carlen est né à Sierre en 1956. Il étudie le chant au Conservatoire de Sion avec Oskar Lager et obtient un diplôme de direction chorale auprès du professeur Martin Flämig au Conservatoire de Berne.

Depuis près de 30 ans, il est actif dans le domaine de la musique en tant que soliste, directeur de chœur et enseignant. Curieux et engagé, il explore avec beaucoup de créativité un répertoire musical varié, allant de la Renaissance à l'époque contemporaine.

Par le passé, il a mis ses qualités de soliste au bénéfice de l'Ensemble vocal du Haut-Valais et du chœur Pro Arte. Aujourd'hui encore, il chante dans le cadre de nombreux projets.

A côté de son activité de soliste, il s'est fait connaître en tant que directeur de chœur, en Valais et hors des frontières cantonales. Il dirige le chœur de Salquenen, le Gommerchor et les chœurs suprarégionaux Pro Arte, Sierrénade et Konzertgesellschaft Brig, avec lesquels il a réalisé plus d'une trentaine d'œuvres, souvent méconnues, pour chœur, solistes et orchestre. Norbert Carlen est en outre conseiller musical de l'octuor Vocalisti.

Sa grande expérience lui vaut d'être régulièrement invité en tant qu'orateur, animateur d'ateliers et expert dans des séminaires, fêtes de chant et festivals en Suisse et à l'étranger. Il est membre de la commission musicale de l'Union Suisse des Chorales USC et s'engage pour le développement du chant choral à l'échelon cantonal et national.

Norbert Carlen est apprécié pour ses qualités pédagogiques qu'il fait valoir dans diverses écoles, notamment à la Haute Ecole pédagogique à Brigue, au Conservatoire de Sion et à la Allgemeine Musikschule Oberwallis (amo).

> Norbert Carlen wurde 1956 in Siders geboren. Er studierte am Konservatorium Sitten bei Oskar Lager Gesang und erhielt am Konservatorium Bern bei Professor Martin Flämig ein Diplom in Chordirektion.

Seit über 30 Jahren übt er eine intensive und vielseitige Tätigkeit als Sänger, Chorleiter, Kirchenmusiker und Schulmusiker aus. Durch sein reichhaltiges Schaffen hat er sich ein breites, abwechslungsreiches Repertoire von der Renaissance bis zur zeitgenössischen Musik erarbeitet.

Als Sänger und Solist war er lange Mitglied des Oberwalliser Vokalensembles und des Pro Arte Chores und beteiligte sich an zahlreichen Projekten. Heute noch ist er vielerorts an Konzerten zu hören.

Nebst seiner solistischen Aktivität hat er sich auch ausserhalb der Kantonsgrenzen einen Namen im Bereich der Chorleitung erarbeitet. Er dirigiert unter anderem den Kirchenchor Salgesch, den Gommerchor und die überregionalen Chöre Pro Arte, Sierrénade und die Konzertgesellschaft Brig, mit denen er weit über dreissig (zum Teil unbekannte) Werke für Chor, Orchester und Solisten verwirklicht hat. Zusätzlich begleitet Norbert Carlen das Männeroktett Vocalisti.

Durch die vielfältige Arbeit im Chorbereich wird er öfters als Referent, Atelierleiter und Experte an Seminaren, Gesangsfesten und Festi-

vals im In- und Ausland eingeladen. Er ist Mitglied der Musikkommission der Schweizerischen Chorvereinigung SCV und engagiert sich auf kantonaler und nationaler Ebene für die Förderung des Chorgesangs.

Weiter wird Norbert Carlen für seine pädagogischen Fertigkeiten geschätzt, die er in verschiedenen Schulen, vor allem als Lehrbeauftragter an der Pädagogischen Hochschule in Brig, am Konservatorium in Sitten und an der Allgemeinen Musikschule Oberwallis (amo) einsetzen kann.

NORBERT CARLEN – MUSICIEN

PAR BEAT SCHMID

La dignité de l'art n'apparaît peut-être nulle part aussi éminemment que dans la musique, car elle n'a point de matière dont il faille tenir compte, elle est toute entière forme et substance, et elle élève et ennoblit tout ce qu'elle exprime.

Johann Wolfgang von Goethe

PRÉLUDE

Avant de présenter le lauréat, qu'il me soit permis, tout d'abord, de disposer pour cela le tapis rouge qui convient. Lors des olympiades et des championnats nationaux, d'Europe ou du monde, les meilleurs athlètes de toutes les disciplines se voient couronnés par des têtes elles-mêmes couronnées par des présidents en exercice et autres « Sepp Blatter ». Les journaux sont occupés par Federer, Messi et Bolt, par des coureurs de fond africains, des javelistes scandinaves, des lanceuses de poids australiennes, des spécialistes suisses de course d'orientation, et cetera. Les corps, les muscles, les jambes et les bras acquièrent une renommée mondiale. De jeunes garçons et filles *supra maturi* échangent des posters de leurs idoles sportives comme nous échangeions à l'époque les images saintes des frères Capucins.

Pourquoi lors de nos olympiades, contrairement à l'ancienne pratique grecque, ne laisse-t-on plus concourir les champions des beaux arts, les poètes et les compositeurs, les chanteurs, directeurs, metteurs en scène et chorégraphes, les étoiles de ballet et les artistes de tout genre et de toute catégorie? Où est aujourd'hui notre Euripide, notre Sappho, notre Orphée? Ne serions-nous donc pas pareillement émus jusqu'aux larmes lors de leur couronnement, lorsque le drapeau national s'élève et que l'hymne résonne dans les stades modernes, beaux à milliards?

J'éteins le téléviseur et télécharge le portrait des neuf Muses, les protectrices grecques des beaux arts. Je m'en rappelle encore de quelques-unes, Melpomène, la muse chantante de la tragédie, Terpsichore, la muse de la danse, Thalie, la muse de la comédie et des humoristes, Euterpe, la muse de la poésie lyrique et des joueurs de flûte, Polymnie enfin, qui nous importe tout particulièrement, la muse du chant et de la musique. Cela est plus qu'étonnant: dans les stades antiques, le premier enfant venu était à même de citer les noms des neuf Muses. On les connaissait par cœur! A cette époque, lorsque l'on mesurait ses forces, la présence du corps et celle de l'esprit recevaient pareillement les honneurs, elles étaient également applaudies et couronnées de lauriers.

Aujourd'hui, la Grèce elle-même n'est plus ce qu'elle était et la grammaire grecque de nos collèves a disparu en silence. C'est ainsi toute une manière de penser et de juger qui a été perdue. Hésiode, et dans l'Olympe Zeus et Mnémosyne (les « parents » des neuf Muses), nous en tiendront éternellement rigueur.

D'un autre côté, à l'écart des olympiades et d'Athlétissima, une véritable intronisation des beaux arts a été effectuée. Alois Grichting a consacré dans le Walliser Bote des chroniques innombrables à mieux faire connaître les manifestations culturelles de notre canton. Indigènes ou

importées, les productions des muses nous sont offertes dans une gamme extrêmement vaste, à La Poste à Viège, au Théâtre du Crochetan à Monthey ainsi que dans de très nombreuses églises. La salle Alfred Grünwald et le château de Loèche accueillent des lectures. Entre Gletsch et Niederwald, les représentations théâtrales ne s'arrêtent pour ainsi dire jamais, et l'église d'Ernen se mue régulièrement en paradis pour les amoureux de musique. De l'automne à la fonte des neiges, des organistes de renom parcourent notre pays, faisant halte à Valère, à la Kollegiumskirche de Brigue, partout. L'école de musique du Haut-Valais a été à l'origine d'énormes progrès, dans le domaine instrumental comme dans le domaine vocal, et des directeurs et des musiciens excellents collaborent au sein de nos fanfares. Nous exportons nos chanteurs, nos acteurs et nos réalisateurs. Notre renommée s'accroît d'année en année, et même à l'intérieur du canton, elle peine désormais à être tenue secrète. On trouve des hommages et des prix pour presque tous les types d'art et toutes les formes culturelles que nous pratiquons. Enfin, il était temps! Cela offre un appréciable soutien aux lauréats, après une période de création qui est souvent longue, et encourage les jeunes à s'adonner à leur art dès la fin de leurs études, en mode professionnel ou amateur. Cela leur ouvre des horizons insoupçonnés et permet de réaliser des rêves, rêves de hautbois et de harpe, de Scala de Milan, de Jean-Sébastien Bach et de mélodies d'orgue, de limericks acidulés, d'amples costumes, d'*Oratorio* Mathieu Schiner d'Oskar Lagger, avec le Gommerchor. Rachel Harnisch et les Salzburger Festspiele nous envoient leur bonjour.

Et ainsi le tapis rouge est prêt pour le prix décerné par notre Canton ami des muses, à Norbert Carlen, lauréat émérite. A tous ceux qui n'ont pas encore assisté à l'un de ses concerts, parce que le chemin des Open Airs de Lax et de Gampel ne s'arrêtait pas à la Dreikönigskirche de

Viège, nous recommandons de ne point manquer sa prochaine entrée en scène.

A STAR IS BORN ...

Avec un père enseignant, organiste, metteur en scène, directeur de chœur et acteur, et une mère passionnée de chant, Norbert Carlen, né en 1956, n'a pour ainsi dire jamais été étranger à la musique. Après sa formation scolaire, l'étude de la musique et les perspectives professionnelles qui l'accompagnent n'ont pas été pour lui une option, mais un objectif naturel et qui s'imposait de lui-même, un choix évident.

Norbert Carlen a été formé tout d'abord au Conservatoire de Sion (1973-1980). Lydie Barkef (Paris) et Oskar Lager lui ont apporté le bagage suffisant à l'obtention d'un diplôme d'enseignement de chant. Norbert a continué à se former au chant solo à Thoune, avec Marianne Bouyer-Köhler et Jakob Stämpfli, et a obtenu son diplôme d'enseignement de direction chorale au Conservatoire de Berne en 1989, avec distinction. Il a poursuivi sa formation dans le domaine du chant choral et de la direction d'orchestre auprès de Johannes Prinz (Vienne), Volker Hempflin (Cologne), André Ducret (Fribourg) et Ernst Schelle (Charrat), ce qui l'a amené à collaborer régulièrement avec différents ensembles.

Norbert Carlen a toujours accordé une grande importance à l'enseignement de la musique. Cet engagement l'a vu officier, comme professeur ou comme didacticien de la musique, à l'école primaire de Sierre, à l'École normale de Brigue et actuellement à la Haute école pédagogique du Valais. Son attrait pour la musique chorale l'a finalement amené à collaborer avec le chœur Pro Arte à Sion et avec l'OVE (Oberwalliser Vokalensemble). En tant que professeur de chant, il est actuellement actif au sein de l'amo (Allgemeine Musikschule Oberwallis), ainsi qu'au Conservatoire de Sion.

Les qualités musicales de Norbert Carlen se laissent aisément apprécier par le biais des multiples messes, cantates, œuvres spirituelles de Verdi et de Bach, Requiem, Stabat Mater et Passions qu'il a dirigés, ainsi que par ses interprétations de nombreuses créations de compositeurs contemporains.

PETIT TOUR D'HORIZON DE POLITIQUE CULTURELLE, SUR LES PAS D'UN MUSICIEN ET D'UN HOMME AU FORMAT PEU COMMUN

L'art et la culture sont l'expression d'une époque et simultanément d'une société où ils éclosent et pour qui ils éclosent. Ils sont également le produit de la créativité et de la liberté individuelle et ne peuvent ainsi pas être édictés ou prédéfinis.

L'art et la culture relèvent finalement de la conviction et de l'attitude personnelle, du dialogue avec le temps ; ils s'expriment au-delà des catégories sociales et des positions politiques, mais reflètent cependant toujours quelque chose du lieu, du temps et de la société qui les a vus naître – Norbert Carlen.

On reconnaît ainsi qu'une société ne se définit pas uniquement dans l'ordre de la stabilité politique et de la prospérité économique, mais également dans l'ordre de la richesse culturelle. Cette exhortation à la culture, à la créativité individuelle, le lauréat l'a faite sienne, et il l'a incarnée pour les autres, pour ses chers « amateurs » notamment (sont ainsi désignés ses chanteurs et instrumentistes), qui eux aussi y ont répondu. La culture dans ce sens ne va pas de soi, elle n'accompagne pas automatiquement la prospérité et le bien-être. Elle élève la condition humaine en touchant à des questions en rapport avec le sens de la vie. Et répondre à ce besoin de culture, de style, d'expression artistique,

c'est stimuler les énergies et créer des valeurs durables – Norbert Carlen.

On n'oubliera pas que l'héritage des temps consiste finalement moins dans les réalisations politiques et économiques que dans les réalisations culturelles – Norbert Carlen. C'est cela, notre véritable patrimoine.

L'autre élément de l'équation, c'est que l'accomplissement culturel n'est pas totalement soumis à la volonté ; il dépend de l'inspiration et de l'intuition, de moments particuliers, et est lié à un certain mystère. Dans nul autre domaine peut-être l'activité n'est aussi incertaine, les résultats si difficiles à évaluer. Il est légitime de demander aux artistes de l'engagement, mais on ne saurait exiger d'eux la réussite, qui ne peut être garantie. Comme le dit Hölderlin, « Was bleibet aber, stiften die Dichter », ce qui reste est œuvre des poètes. Ce que l'on peut cependant légitimement souhaiter, c'est que demeure cette attention et cette considération de l'art, sous toutes ses formes, et donc également dans le sens d'un soutien matériel et spirituel ; indépendamment de ses résultats, cette considération est déjà en elle-même une manifestation culturelle.

Notre paysage culturel n'a besoin de nul *accelerando*, ni d'un *presto furioso* ; un *andante con moto*, ou un « parfois point trop n'en faut » est de mise, pour éviter de tomber dans le *tempo rubato*, dans des rythmes forcés.

Norbert Carlen a semé durant 25 ans dans un paysage initialement aride et caillouteux. Pour ce mercenaire de l'*ars musica*, l'attente a certainement dû être longue, jusqu'à ce qu'apparaissent les premières pousses et qu'advienne la première moisson. Norbert Carlen est ainsi un garant de la vertu des impulsions culturelles !

L'art et la culture ne sont pas pour lui des concepts – ce qui explique qu'ils ne se laissent pas définir –, mais des désignations de conceptions et de contenus changeants. L'art

et la culture ne connaissent pas de *resulting-power* ou de *pay-back* et les autorités sont ainsi bien inspirées de renoncer à leur égard à la question de l'utilité. Une certaine rentabilité détournée peut servir d'argument pour convaincre les utilitaristes et les pingres d'investir tout de même dans la culture, mais le raisonnement ne tient que dans une mesure restreinte. L'adage « qui paie commande » n'a pas cours en art, au contraire, et il arrive fréquemment que les artistes s'en prennent à la main qui les nourrit. L'État doit pouvoir l'accepter et doit également savoir soutenir la culture au-delà des jalons qu'il peut fixer. Il est impossible d'administrer la culture et les différences théoriques entre la culture et la politique ou l'administration sont en un sens futiles : celui qui encourage la culture est condamné à l'évaluation et au choix. Je peux dire ici qui soutient la culture : Norbert Carlen.

En un mot : celui qui comme Norbert Carlen sait adopter le mode *allegro* dans ses décisions, le *moderato* dans ses délectations et le *piano* dans ses divertissements, tout en s'attachant au *forte* pour ses devoirs, joue la partition de sa vie dans la plus belle harmonie.

DE LA RÉPÉTITION AU CONCERT

Le travail musical de Norbert Carlen est tout entier animé de sa passion de transmettre, de son enthousiasme à vivre la musique, et à la vivre en communauté.

Sa modestie et son effort sincère pour mener les chanteurs et les instrumentistes jusqu'à un concert qui constitue une expérience à part, témoignent de son feu sacré. Norbert Carlen cherche toujours à obtenir le meilleur de ses « amateurs » et agit ainsi comme une clef de voûte, comme une pierre d'angle de l'expérience musicale. Il célèbre de la sorte, de manière remarquable, une certaine démocratie en musique, dans l'art et dans la société.

Norbert Carlen compte dans sa parenté de célèbres facteurs d'orgue, mais il ne conçoit pas comme eux la musique par le biais de l'artisanat ; il est bien plutôt un homme de communication, qui travaille dans l'immédiat, qui transmet directement aux autres sa joie et son amour de la musique. Norbert Carlen n'est pas un interprète de musique toute faite ; il est toujours en recherche, pour trouver des partitions inconnues, pour comprendre les intentions du compositeur et les mettre au jour. De ses solistes, instrumentistes et choristes, il exige l'exactitude, l'écoute et l'expression sans lesquelles la musique n'existe pas. Et lorsque les difficultés techniques sont maîtrisées, il s'emploie alors à animer les musiciens de sa flamme, de son enthousiasme et de son charisme, à leur communiquer son sentiment. Le directeur se distingue ainsi du chœur et de l'orchestre. Il devient en un sens un auditeur privilégié – un avocat du public, qui se doit de la sorte de convaincre également par son apparence. Norbert n'a jamais eu de peine à apporter en cadeau cette dernière note.

BÂTISSEUR DE PONTS ET PASSEUR DE CULTURE

Norbert Carlen, domicilié à Sierre, est devenu au fil du temps un bâtisseur de ponts et un acteur important du soutien à la culture. Un soutien à la culture comprise comme une communion et placée sous le signe de la dignité de l'homme et de la philanthropie. Un soutien à la musique dans le sens d'une réelle contribution aux formes d'expression dans ce qu'elles ont de propre, avant de les faire se rencontrer, en opposition à une anonymisation croissante. Un soutien à la musique qui considère le multilinguisme, la *lingua franca et teutonica*, comme une chance et qui l'encourage dans tous ses aspects.

Pour que le soutien à la musique puisse ainsi contribuer au mieux à la diversité culturelle et à la communi-

cation entre les différentes parties du canton, il importe également, dans la vision que s'en fait Norbert Carlen, que ce soutien concerne toutes les régions et qu'il tienne compte des structures existantes, l'école et les sociétés de musique. L'action en ce sens contribue à pérenniser et à renouveler l'héritage culturel, elle s'applique directement à des personnes et à des ensembles qui le font vivre : Norbert Carlen.

Le soutien à la musique concourt au dialogue social de manière unique et irremplaçable. Norbert Carlen nous le rappelle : la culture est à la fois importante et urgente, et une société qui ne s'entend pas immédiatement par la langue fait bien de ne pas l'oublier dans ses priorités.

Le soutien à la musique, toujours dans la vision de Carlen, n'a rien à voir avec le *safety first*, il n'est pas compris comme une occupation de luxe pour quadragénaires. Il doit au contraire amener un nouveau souffle là où celui-ci est particulièrement requis, dans les écoles qui se portent mal, dans les impasses de nos zones résidentielles. L'économie et l'écologie ne sont pas liées uniquement à des concepts prosaïques, elles constituent également un élixir précieux pour cultiver notre jardin musical, dans le sens de la maxime bien connue : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui » (1 Corinthiens 10, 24).

Celui qui soutient la culture doit le faire sans craindre d'impliquer son cœur et sa passion. Suivant cette démarche, qui n'est pas naturelle à l'administration, les fonds servent de capital risque pour ce qui n'a encore jamais existé, pour le nouveau, le confortable et l'inconfortable, le classique et l'excentrique, pour ce qui est discret comme pour ce qui dépasse les bornes. Norbert Carlen a ici enrichi et renouvelé la substance de l'art et de la culture, avec délicatesse et souvent de manière surprenante.

L'*ars musica*, cette part de sa vocation et de son travail, suit un cercle ou une spirale, qui dans des conditions favorables s'élève et donne un nouvel élan à notre vie. Ce mouvement peut s'étendre et être à l'origine – je l'espère – d'une identité renouvelée, d'un *risorgimento*, sans lequel les sociétés ne peuvent survivre dans la durée.

FINALE FURIOSO...

Le plus fascinant est certainement le message musical que le lauréat 2012, Norbert Carlen, a transmis à ses « chers amateurs » et à son public. Comment comprendre sinon que Carlen dirige tous ses chœurs avec succès et enthousiasme depuis plusieurs décennies ? Que les enfants du chœur Sunnusänger de Sierre aient tant à en dire, au sujet de leurs comédies musicales et de leurs tournées de concert ? Comment expliquerait-on les inoubliables moments des concerts du dimanche des Rameaux à la Wallfahrtskirche de Glis, *Les Saisons* de Haydn (2002), la *Messe n° 5 en la bémol majeur* de Schubert (2005), le *Requiem* de Donizetti ? Comment serait-il possible enfin que des souvenirs de leurs représentations et de leurs concerts de Noël accompagnent les huit chanteurs des Vocalisti tout au long de leur vie ?

Lorsque l'art et la musique enchantent ceux qui les apprécient, ils constituent un impératif pour ceux qui les font et l'objet constant de leur attention et de leurs efforts. Par le biais de sa formation pédagogique et musicale, Norbert Carlen a fait de sa passion et de sa mission son métier.

Ses qualités humaines : un caractère direct, de la modestie et de la détermination dans sa vocation à la musique, à ce qui en elle est rationnel, la métrique et la dynamique, et également à ce qui relève du cœur et du sentiment. Bach et Monteverdi ont, selon lui, atteint la perfection de l'équi-

libre entre ces deux aspects. Toujours charmant sinon dans les rapports humains, patient envers ses chanteurs et ses instrumentistes et les aidant volontiers, à l'aise dans tous les types de musique. Il convient ici de rendre également hommage à sa famille, à sa femme et à leurs trois enfants désormais adultes, Dominique, Frederik et Seline, qui ont soutenu, réconforté et aimé notre lauréat dans toutes les circonstances. Sa charmante épouse Bea Carlen Weingand, elle aussi musicienne talentueuse, s'est toujours engagée pour soutenir son Norbert, avec dynamisme, sur scène et derrière les coulisses, et un prix culturel pourrait tout aussi bien lui être décerné. Oscar Wilde a bien raison, quand il affirme que derrière un homme qui a du succès, on trouve toujours une femme forte.

C'est à travers la symbiose de tous ces éléments que Norbert Carlen a pu accomplir au mieux son œuvre musicale. Durant la période prise en compte pour l'attribution de ce prix culturel – qui est décerné pour l'ensemble de l'œuvre d'un Norbert encore jeune – celui-ci a toujours eu une main particulièrement heureuse dans le choix des partitions et ses musiciens ont ainsi eu la chance d'interpréter de véritables perles. Carlen a allumé en musique de nombreuses flammes et les a fait brûler en concert pour la joie de ses collaborateurs et du public. Préparer un concert avec lui, c'est partager ses compétences techniques et participer à son charisme, c'est se retrouver autour de cette intuition presque calculée qu'il a de laisser aux chanteurs, aux instrumentistes et aux solistes un brin de tension jusqu'à la représentation elle-même. Les passages délicats étant par ailleurs finement travaillés, les musiciens peuvent véritablement se dépasser et le concert ne débouche pas ainsi sur une semi-catastrophe, mais sur une libération et sur une satisfaction intérieure à la fois profonde et légère, indéfinissable.

Nous avons toujours vécu de cette tension intérieure et nous en avons également souffert, quelque part entre le

purgatoire et la grâce de la Jérusalem céleste. Oui, nous avons été captivés par Norbert Carlen, nous avons souffert avec lui et nous avons partagé sa fièvre intense.

Puisse ce prix culturel encourager encore cet enthousiasme et cet engagement vrai en faveur de la plus belle chose qui soit, la musique, à tous les niveaux et dans tous les domaines. Norbert Carlen nous a permis, dans les mots de Rilke, « d'entendre un peu du paysage de l'âme ». Son activité culturelle ne peut ainsi pas être mieux décrite et honorée que par ces vers du Père Eduard Imhof, qui concluent la *St. Jodern Kufe* composée par Eugen Meier :

*Ne laissez donc jamais se coucher le soleil,
Et la lune apparaisse aux croisées des fenêtres,
Avant d'avoir chanté les merveilles
Qui dans les souvenirs, depuis les temps anciens
Traversent le Valais.
Et que revienne à Dieu toute votre révérence !*

Que jamais ne se couche le soleil qui fait briller le musicien et l'homme Norbert Carlen !

NORBERT CARLEN – MUSIKER

BEAT SCHMID

*Die Würde der Kunst erscheint bei der Musik
vielleicht am eminentesten, weil sie keinen
Stoff hat, der abgerechnet werden müsste.
Sie ist ganz Form und Gehalt und erhöht und
veredelt alles, was sie ausdrückt.*

Johann Wolfgang von Goethe

PRAELUDIUM

Bevor ich Ihnen den Preisträger in aller Grösse vorstelle, sei mir gestattet, den dafür richtigen Teppich auszurollen. An Olympiaden, Landes-, Europa- und Weltmeisterschaften kommen die besten Athleten jeder Gattung auf die Siegespodeste und bekommen Mannschaftsgold, Einzelsilber, Bronzemedailien an flotten Bändern von noch flotteren Royals, Staatspräsidenten und Blattersepp-Grossvätern umgehängt. Und dann sind alle Illustrierten voll Federer, Messi, Bolt, schwarzafrikanischer Spitzenläufer, nordischer Speerwerfer, australischer Kugelstösserinnen, schweizerischer Orientierungsläuferinnen *et cetera*. Beine, Arme, Muskeln, Bodies erlangen Weltruhm. Buben und Mädchen *supra maturi* wechseln untereinander Poster-Porträts ihrer Sportidole aus, wie wir seinerzeit die Kapuziner-Heiligenbildchen ausgetauscht haben.

Warum lässt man an unseren Olympiaden, nicht mehr wie bei den alten Griechen, Heroen der schönen Künste sich aneinander messen: Dichter, Komponisten, Sänger, Dirigenten, Regisseure, Choreografen, Primaballerinas, Künstler jeden Geschlechts und jeder zeitgenössischen Kategorie? Wer ist heute ein Euripides, eine Sappho, ein Orpheus? Wie erhebend, wenn die Nationalhymnen zu Beginn eines Matches gespielt werden, wie tränentreibend der Aufzug der Nationalflaggen bei der Siegerehrung in den stets neuen, milliarden schweren Sportstadien modernster Architektur.

Ich stelle den Fernseher ab und lade mir vom Internet die neun griechischen Musen, die Schutzgöttinnen der schönen Künste, auf ein Druckerblatt herunter. Einige kommen mir noch in den Sinn, Melpomene, die singende Muse der Tragödie, Terpsichore, die Muse der Chorlyrik und des Tanzes, Thalia, die Muse der Komödianten und Humoristen, Euterpe, die Muse der Lyrik und des Flötenspiels, Polyhymnia, die in unserem Fall besonders zuständige Muse des Gesanges und der Musik. Es ist mehr als erstaunlich: die neun Musen könnte man nach dem Ticketlösen, welchem Spiel auch immer im griechisch antiken Olympia, vom erstbesten Knirps erfragen. Er wusste sie *par coeur*! Körperliche und geistige Präsenz waren im Kräfteressen der Antike gleichberechtigt und wurden an jeder Olympiade gleicherweise mit Herz und Hand applaudiert und mit Lorbeerkränzen honoriert.

Heute ist Griechenland auch nicht mehr, was es einmal war und in unseren klassischen Gymnasien ist uns die griechische Grammatik auch sang- und klanglos in den Rotten gefallen. Eine überlieferte Art zu denken und zu werten ist uns abhandengekommen. Hesiod, im Olymp bei Zeus, und Mnemosyne (die «Eltern» der neun Musen) werden uns dies in alle Ewigkeit verargen.

Andererseits hat sich in den letzten Jahrzehnten, abseits von Olympiade und Athletissima, eine eigenständige Intro- nisation der Schöngeistigkeit etabliert. Dr. Alois Griching hat die kulturellen Anlässe hierzulande in unzähligen Rezen-

sionen im Walliser Boten dokumentiert. Die importierten und gelegentlich eigenständigen musischen Darbietungen im La Poste in Visp, im Théâtre du Crochetan in Monthey und in den sakralen Räumen landauf und landab beschenken uns mit allem, was es an Delikatessen gibt zwischen russischem Bolschoi und amerikanischer Metropolitan. Sie lesen im Alfred Grünwald-Saal und im Leukerschloss. Die Obergommer spielen beinahe immerwährendes Theater, die Untergommer machen die Kirche in Ernen zum Gourmet-Tempel für Musikfreunde. An wie vielen Walliser Orgeln sitzen international bekannte Organisten zwischen dem ersten und dem letzten Schnee. Orgelkonzerte auf der Valeria in Sitten, in der Kollegiumskirche in Brig und überall. Unsere Orgellandschaft ist einzigartig. Der Oberwalliser Musikschule verdanken wir eine enorme Qualitätssteigerung im instrumentalen und vokalen Bereich. Hervorragende Dirigenten und Musiker überbieten sich gegenseitig im Erarbeiten von Orchestermessen in unserer Kulturlandschaft. Wir exportieren Walliser Sängerinnen und Sänger, Schauspieler und Schauspielerinnen, Filmschaffende ins Terrestrische hinaus. Wir werden Jahr um Jahr berühmter und die Berühmtheit ist auch walliserintern nicht mehr zu verheimlichen. Es gibt Ehrungen und Spezialpreise für jede hier praktizierte Gattung von Kultur und Kunst. Endlich, endlich! Das tut den Geehrten – meist nach einer langen Schaffensperiode – gut und stiftet die Jung-Begnaden ab Schulbank und Kollegiums-Maturität an, sich einem Fach der Kunst profimässig oder amateurhaft zuzuwenden. Das öffnet ihnen ungeahnte Horizonte und realisiert Träume auf Granit-Sockeln, mit dem Taktstock am Notenpult, an der Mailänder Skala, an Oboe und Harfe, mit Johann Sebastians Schuhen auf dem Orgelpedal, mit *schlächttjtschen* Limericks wie Bonbons im Giletsack, im Theaterkostüm auf einer Laienbühne, mit der Kardinal Schiner-Partitur von Oskar Lagger auf Norbert Carlens Oratoriumspult Marke «Gommerchor». Rachel Harnisch an den Salzburger Festspielen lässt grüssen.

Und damit ist der Teppich für den vom Musenstaat Wallis vergebenen Kulturpreis und dessen hochverdienten Empfänger, den Oberwalliser Musicus in Siders, mit Namen Norbert Carlen ausgerollt. Wer noch an keinem seiner Konzerte war, etwa, weil sein Ausflug ans Open Air in Lax oder Gampel nicht an der Dreikönigskirche von Visp vorbeiführte, dem sei hier vorab ein Krückenstück zu Norbert Carlens nachfolgendem Grossauftritt in die Hand gegeben.

A STAR IS BORN ...

Dem jungen, begeisterungsfähigen Norbert, 1956 als Sohn des Dorflehrers, Organisten, Regisseurs, Chorleiters und Laienschauspielers, und einer leidenschaftlichen Chorsängerin geboren, sind die Musikalität und die Freude am chorischen Gesang in die Wiege gelegt worden.

Nach der schulischen Grundausbildung war für ihn die Fortsetzung des Musikstudiums und damit die berufliche Perspektive keine Option, sondern die einzige Zielvorstellung, die einzige Wahl.

Das Konservatorium in Sitten (1973–1980) war seine erste Ausbildungsstätte. Lydie Barkef (Paris) und Oskar Lager haben ihm das Rüstzeug zur Erlangung des Lehrdiploms in Sologesang vermittelt. In Thun hat sich Norbert Carlen unter Marianne Bouyer-Köhler und Jakob Stämpfli im Fach Sologesang weitergebildet und am Konservatorium Bern 1989 unter Martin Flämig (Dresden) das Lehrdiplom in Chorleitung mit Auszeichnung erlangt. Bei Johannes Prinz (Wien), Volker Hempflin (Köln), André Ducret (Freiburg) und Ernst Schelle (Charrat) hat er das Chorstudium und die Orchesterdirektion fortgesetzt und dabei regelmässig Dirigate und Choreinstudierungen übernommen.

Mit unverminderter Hingabe widmet er sich der Schulmusikpädagogik, die in der Folge einen besonderen Stellenwert im Rahmen seines musikalischen Schaffens einnimmt.

In verschiedenen Ausbildungsstätten auf unterschiedlichen Niveaus von der Primarschule in Siders bis über das Lehrerseminar in Brig, die Pädagogische Hochschule Wallis und das Konservatorium in Sitten stellt Norbert Carlen seine Fähigkeiten als Lehrer im Musikunterricht, der Schulmusik und in Musikdidaktik zur Verfügung. Seine solide Chorleiterausbildung, gepaart mit seiner Vorliebe als Chorsänger und Solist, führen ihn schliesslich über den Pro Arte Chor in Sitten, das OVE (Oberwalliser Vokalensemble), und als Sologesangslehrer an der amo (Allgemeine Musikschule Oberwallis) und des Konservatoriums in Sitten zu einer vielseitigen und erfolgsversprechenden Chorleitertätigkeit im ganzen Kanton.

Die zahlreichen geistlichen Werke, von Verdis und Brahms Requiems über Messen, Stabat Mater, Passionen, Kantaten und Uraufführungen verschiedener zeitgenössischer Komponisten, lassen unschwer die dichte, erfolgreiche, ja spannende musikalische Tätigkeit Carlens nachvollziehen.

EIN KULTURPOLITISCHER *TOUR D'HORIZON* UM EINEN MUSIKER UND MENSCHEN VON SELTENEM FORMAT

Kunst und Kultur sind Ausdruck einer Epoche – zugleich aber auch Ausdruck einer Gesellschaft, in der sie entstehen und für die sie entstehen. Kunst und Kultur scheinen insofern auch Ausdruck der Freiheit und des individuellen Gestaltens zu sein. Sie können nicht verordnet oder in ihren Formen und Inhalten vorbestimmt werden.

Kunst und Kultur sind schliesslich personifizierte Überzeugung und Haltung, Dialog mit der Zeit; sie überspringen feste politische und soziale Positionen und lassen daher stets ein Spannungsfeld erscheinen, welches die Befindlichkeit geografisch, gesellschaftlich und geschichtlich widerspiegelt – Norbert Carlen.

So anerkennt man, dass eine Gesellschaft sich nicht nur über politische Stabilität und Prosperität im Wirtschaftlichen definiert, sondern über den Reichtum an Kultur. Der kulturelle Auftrag von Kreativität des Einzelnen hat der Preisträger einzigartig und verbindlich verkörpert. Seine lieben « Amateurs » (gemeint sind seine geschätzten Sänger, Sängerinnen und Instrumentalisten) haben ihm, wo immer sein Einsatz Spuren hinterlassen hat, die Bedingungen dieser Kreativität erleichtert. In diesem Sinne versteht sich Kultur nicht von selbst. Sie geht nicht einher mit Prosperität und materiellen Wohlergehen, sie erhöht die *condition humaine* indem sie auch Fragen nach dem Sinn des Daseins beantwortet. Erst dieses Bedürfnis nach Kultur, nach Stil, nach künstlerischem Ausdruck, beflügelt Energien und schafft bleibende Werte – Norbert Carlen.

Und man möge auch nicht ganz vergessen, dass jede Zeit, jede Epoche am Ende weniger in ihrer politischen und wirtschaftlichen Hinterlassenschaft, als vielmehr in ihrer kulturellen Gestaltung überlebt – Norbert Carlen. Diese ist es, die entscheidend das Erbe definiert.

Die andere Wahrheit wiederum ist, dass das kulturelle Klima nicht einfach « gemacht » werden kann ; es beruht vielmehr auf Unwegsamkeiten und Inspiration, auf Intuition und geschenkten Momenten, denen das Geheimnis anhaftet. An keinem anderen Ort sind die Resultate so ungewiss, die Ergebnisse so schwer abzuschätzen wie in Kunst und Kultur. Man soll von denjenigen, die sich mit Kultur und Kunst beschäftigen, die auf die Kultur und Kunst sich einlassen, Einsatz und Leistung daraus verlangen ; ob es schliesslich gelingt, steht auf einem anderen Blatt. « Was bleibt aber, stiften die Dichter », heisst es bei Hölderlin. Was darüber hinaus zu wünschen ist : Dass das Nachdenken über Kunst und Kultur fortbestehe – in allen Formen des Wohlbefindens, also auch im Stil geistiger und materieller Förderung, abgesehen von allem anderen, was es nützt und frommt, ist dieses Nachdenken selbst eine kulturelle Äusserung.

Unsere Kulturlandschaft braucht kein *accelerando*, kein *presto furioso* ; ein *andante con moto* oder ein « weniger wäre manchmal mehr » ist angesagt, um nicht in ein *tempo rubato*, in den Zwang vorgelegter Rhythmen hinabzugleiten.

Norbert Carlen hat während 25 Jahren den Geist vom Geben und Nehmen in eine anfänglich steinige Landschaft gesät. Es muss ihm oftmals, als Reisläufer der *Ars musica*, eine Ewigkeitsmesse gedauert haben, bis erste Saat gesät und erst noch bis die erste Ernte kam. Norbert Carlen ist Beispiel und Garant dafür, dass kulturelle Impulse ansteckend wirken !

Kunst und Kultur sind für ihn keine Begriffe – deshalb lassen sie sich nicht definieren, sondern sind Bezeichnungen mit wechselnden Inhalten und Vorstellungen. Kunst und Kultur kennen kein *Resulting-Power* und kein *Pay-back* ; deshalb sind die Behörden auf allen Stufen gut beraten, in Bezug auf die Kultur auf die Frage zu verzichten, « was nützt es mir ». Zwar ist die sogenannte « Umweg-Rentabilität » ein unverzichtbares Argument um Rappenspalter und Utilitaristen zu überzeugen, dass Investitionen in die Kultur sogar zahlenmässig unter dem Strich rentieren ; doch das ist lediglich eine provisorische Plattform, von der aus auch Kleingeister ins Weite zu springen vermögen. « Wer zahlt befiehlt », gilt in Kunst und Kultur nicht, im Gegenteil : die der Kultur sich öffnende öffentliche Hand muss sich stets vergegenwärtigen, gebissen zu werden. Der Staat muss nicht nur akzeptieren, sondern weit über die ihm und von ihm gesetzten Grenzen hinaus fördern. Nie darf der Staat Kultur bloss verwalten. Die theoretischen Unterschiede zwischen Kultur und Politik und Verwaltung sind Firlefanz : Wer Kultur fördert, ist gezwungen zu werten und auszuwählen. Ich sage, wer Kultur fördert : Norbert Carlen.

Auf einen Satz gebracht : Wer wie Norbert Carlen *allegro* in Entschlüssen, *moderato* in Genüssen und *piano* das Vergnügen liebt, aber *forte* seine Pflichten übt, spielt in schönster Harmonie seines Lebenssymphonie.

VON DER PROBE ZUR AUFFÜHRUNG

Bei allem Wirken und unermüdlichen Tun schwingt bei Norbert Carlen die Leidenschaft und Begeisterung mit Sängerinnen und Sängern auf allen Niveaus Freude, ja Begeisterung zu vermitteln – musikalische Gemeinschaft zu erleben.

Seine Bescheidenheit und sein aufrichtiges Bemühen, Chor und Instrumentalisten auf eine Aufführung hin zu einem beglückenden Erlebnis zu führen – das ist das *feu sacré*, die Motivation, mit den jeweiligen Materialien das Beste aus seinen « Amateuren » zu holen. Norbert Carlen wird auf diese Weise zu einem *clé de voûte*, einem Eckstein von musikalischen Erlebnissen. Er zelebriert auf wundersame Weise das, was man unter Demokratie in der Musik und letztlich in Kunst und Gesellschaft versteht.

Norbert Carlen ist nicht einer der anderen Musikgilde seines Geschlechts, der berühmten Orgelbauer aus dem Goms – die etwas vom Handwerk und der Schaffung eines Tons verstanden; er ist vielmehr ein Kommunikator mit Unmittelbarkeitscharakter – nicht übers Handy, Facebook und dergleichen – ein Vermittler von Freude am chorischen Gesang, an der Musik; ist nicht Rezeptionist, auch nicht Interpret musikalischer Literatur. Norbert Carlen will mehr: eine Partitur einstudieren, die den Mitwirkenden unbekannt ist, den Gedanken des Komponisten ans Licht bringen und klar und deutlich darstellen. Von den Solisten, Instrumentalisten und Choristen verlangt er jene Eigenschaft der Genauigkeit, des Zusammenspiels und des Ausdrucks, ohne die es keine Musik gibt. Und wenn die materiellen Schwierigkeiten einmal überwunden sind, muss er die Musiker « mit sich selbst » identifizieren, sie mit seinem Feuer erwärmen, mit seiner Begeisterung, mit seinem Wort und Charisma beleben; ihnen seine Empfindung mitteilen. So gehört der Dirigent nicht zum Chor und Orchester. Er wird zu einer Art privilegiertem Zuhörer – wird zum Anwalt des Publikums,

und muss daher auch optisch attraktiv und überzeugend wirken, was bei ihm ohnehin eine zusätzlich geschenkte Note hat.

BRÜCKENBAUER UND KULTURFÖRDERER

Norbert Carlen ist, in der Sonnenstadt Siders beheimatet, zu einem Brückenbauer gelebter Kulturförderung in unserem Kanton geworden: Kulturförderung, die zu einem Zusammenleben im Zeichen der Menschenwürde und der Menschenfreundlichkeit steht. Musikförderung, die ein echter Beitrag zur Pflege eigenständiger kultureller Ausdrucksformen und Begegnungen jenseits fortschreitender Anonymisierung leistet. Die *lingua franca et teutonica* und damit die Mehrsprachigkeit als Chance nutzt und damit beste Voraussetzungen für eine kulturelle Vielfalt schafft und die damit verbundene Diversität der Denkweisen und Weltanschauungen der Bevölkerung stützt und pflegt.

Musikförderung leistet nach ihm einen Beitrag zur gewachsenen und sich stets verändernden kulturellen Vielfalt in unserem Kanton. Musikförderung muss als Kulturarbeit über die Gemeinde- und Bezirksgrenzen hinaus verstanden werden, als Beitrag zur Präsenz und zu Austausch und Verständigung.

Musikförderung in unserem Kanton bezieht nach dem Verständnis Norbert Carlens alle Regionen mit ein und berücksichtigt die Strukturen des Sozial- und Bildungswesens. Auf diese Weise trägt die Musikförderung zur Pflege des kulturellen Erbes bei, fokussiert sich immer wieder auf die konkrete Förderung von Personen und Ensembles, die im Zeichen profilierter Autorschaft und Kulturarbeit vor Ort das Musikleben prägen: Norbert Carlen.

Musikförderung trägt zum gesamtgesellschaftlichen Gespräch bei. Norbert Carlen macht deutlich, dass der Kulturpflege in unserem Land hohe Wichtigkeit, Dringlichkeit und Priorität zukommt.

Nicht *safety first*, nicht Kulturförderung als Luxusquarantänestation, nicht Kurzatmigkeit; die Aufgabe der Musikförderung – so Carlen – muss in den Sperrzonen der Schulen und Wohnsiedlungen frische Luft wehen lassen. Ökonomie und Ökologie sind nicht nur prosaische Gedanken, sondern Förderungselixier, ein sicherer Wert für Nachhaltigkeit in der Hoffnung auf eine dezidierte Kultivierung unseres musikalischen Gartens und vielfältigen Blühens, etwa nach der Maxime: «Niemand suche das Seine, sondern was dem andern dient» (1 Korinther 10,24).

Wer Kultur fördert muss persönliche und somit subjektive Bereicherung, ja Leidenschaft, einbringen. Beides können Verwalter nicht. Wer aus solchem Holz geschnitzt ist, dem sind finanzielle Mittel Risikokapital für das Unerprobte, das Neue, das Bequeme und Unbequeme, das Verspielte und Versponnene, das Unverschämte und Klassische, das Verborgene und das Überspannte. Norbert Carlen hat hier auf seltsame, überraschende und einfühlsame Art und Weise die Substanz von Kunst und Kultur verdichtet und erneuert.

Die *Ars musica*, Teil seiner künstlerischen Berufung, Teil seines künstlerischen Berufes, war und ist stets ein Kreisen, eine Spirale, die unter günstigen Bedingungen aufwärts strebt und unserem Leben neuen Aufschwung gibt. Sie kann uns in eine gemeinsame Bewegung schleudern, auch aus solcher Bewegung – so hoffe ich – müsste eine neue Identität, ein *Risorgimento* entstehen, ohne die eine Gesellschaft auf die Dauer nicht lebensfähig ist.

FINALE FURIOSO...

Das Faszinierende ist jedoch die musikalische Botschaft, die der Kulturpreisträger 2012, Norbert Carlen, seinen «lieben Amateuren» und seinem Publikum überbracht hat. Wie sonst ist zu erklären, dass Carlen all seine Chöre über mehrere Jahre, ja Jahrzehnte, mit Erfolg und Begeisterung führt? Wie sonst erzählen die Kinder der Sunnusänger von

Siders von den unvergesslichen Kindermusicals und Konzertreisen? Wie lebendig sind die Erinnerungen an die unvergesslichen Palmsonntagskonzerte in der Wallfahrtskirche in Glis, wie Haydns *Jahreszeiten* (2002), Schuberts *Messe in As-Dur* (2005) oder das Donizetti *Requiem* (2007)? Wie sonst werden den acht Sängern der Vocalisti die unvergesslichen Auftritte und Weihnachtskonzerte mit Einschluss der CD-Aufnahmen ein Leben lang begleiten?

Wenn Kunst und Musik eine Momentaufnahme für diejenigen, die sie geniessen, darstellt, ist sie eine Lebensaufgabe, stetes Bemühen und Ringen für die, die sie schaffen. Norbert Carlen hat durch seine pädagogische und musikalische Ausbildung seine Passion und seine Mission zu «seinem Beruf» gemacht.

Seine menschlichen Eigenschaften: direkt, bescheiden und bestimmt, durch und durch aufrichtig in seinem Fach der Klassik, Metrik und Dynamik, dem Rationalen, aber auch dem Herz und dem Gemüt verschrieben. Bach und Monteverdi haben für ihn die Symbiose dieses Gleichgewichts in Perfektion in ihrer Musik wiedergegeben; charmant im Umgang, mit Geduld und Stütze für jeden Instrumentalisten und Sänger, mit Augenmass für das Mögliche und auf keinem musikalischen Parkett verlegen. Und schliesslich seine Familie, seine Frau und die drei mittlerweile erwachsenen Kinder Dominique, Frederik und Seline, die unseren Preisträger in allen Lebenslagen geliebt, geachtet, gestützt, geholt und getröstet haben, jeder Nervenprobe standhaltend, den Künstler abschirmend, rücksichtsvoll behütend. Bea Carlen Weingand, eine ebenso charmante wie bekannte Musikerin, wäre einen eigenen Kulturpreis wert, denn ihr Wirken vor und hinter den Kulissen als treue, dynamische und für das musikalische Schaffen und Engagement ihres Norbert aufgeschlossene und unentbehrliche Lebenspartnerin ist ohne Beispiel. Der Dichter Oscar Wilde hat schon recht, wenn er sagt, dass hinter jedem erfolgreichen Mann eine starke Frau steht.

Erst durch die Symbiose dieser Komponenten und Eigenschaften hat Carlen Norbert sein musikalisches Schaffen auf ideale Weise umsetzen können. In der für die Auszeichnung des Kulturpreises massgebenden Zeitspanne – der Preis wird ja für das Lebenswerk des noch jungen Carlen verlieht – hatte er stets eine glückliche Hand in der Wahl der Musikalien und konnte so im goldenen Schnitt, Werk und musikalische Idee auf seine Interpreten übertragen. Carlen hat musikalische Funken gezündet und schliesslich in einmaligen Erlebnissen für Mitwirkende und Konzertbesucher zum Glühen gebracht. Seine fachliche Kompetenz und seine Gabe des Gebens, der Vermittlung von Freude am Musizieren, seine schier kalkulierte Intuition dem Instrumentalisten, Sänger und Solisten dieses imaginäre Quäntchen Spannung bis zur Aufführung zu belassen, an jeder Stelle noch zu feilen, um im Verborgenen das Risiko zu mindern, dass am Tage der Aufführung statt einer mittleren Katastrophe jeder Beteiligte über sich hinauswächst und nach dem Konzert nicht nur Erleichterung, sondern auch tiefe innere Befriedigung, ein schier unerklärliches Gefühl von Genugtuung in sich trägt; das ist Norbert Carlen.

Von dieser inneren Spannung haben wir stets gelebt und ach so oft mit Sicherheit noch mehr gelitten; eine Art Trancezustand zwischen Fegefeuer und dem Stande der heiligmachenden Gnade oder dem himmlischen Jerusalem. Alles was er in seinen Bann gezogen, hat mitgefiebert, mitgelitten, von seinem Glauben an den lieben und doch kreativen Amateur profitiert und schliesslich alles gegeben, um das musikalische Erlebnis mit ihm zusammen zum Höhepunkt zu bringen.

Seine Begeisterung und sein aufrichtiges Bemühen für die wohl schönste Sache der Welt, *die Musik*, soll dieser Kulturpreis ebenfalls Auftrag und damit Auflage eines lebendigen Vermächtnisses sein, die Pflege der Musik auf allen Stufen und in allen Bereichen weiter zu entwickeln. Carlen hat uns mit seinem Wirken nach Rainer Maria Rilke « ein Stück hörbare Landschaft der Seele » vermit-

telt. Mit einem wunderschönen Zitat von Pfarrer Eduard Imhof aus dem kosmopolitischen Werk *Die St. Jodern-Kufe*, komponiert von Eugen Meier, könnte daher die Würdigung des Preisträgers, sein kulturelles Schaffen insgesamt nicht besser beschrieben werden, als dies in der Schluss-sentenz dieses musikalischen Werkes steht :

*Lasst nie die Sonne untergehn,
den Mond im Flügelfenster stehn,
bevor die Wunder ihr besungen,
die alt und in Erinnerungen
das Wallis durchziehen.
Dafür danket Gott auf tausend Knien !*

Lasst die Sonne, die der Musiker und Mensch Norbert Carlen scheinen lässt, nie untergehn! Dafür danket Gott auf tausend Knien.



I



II

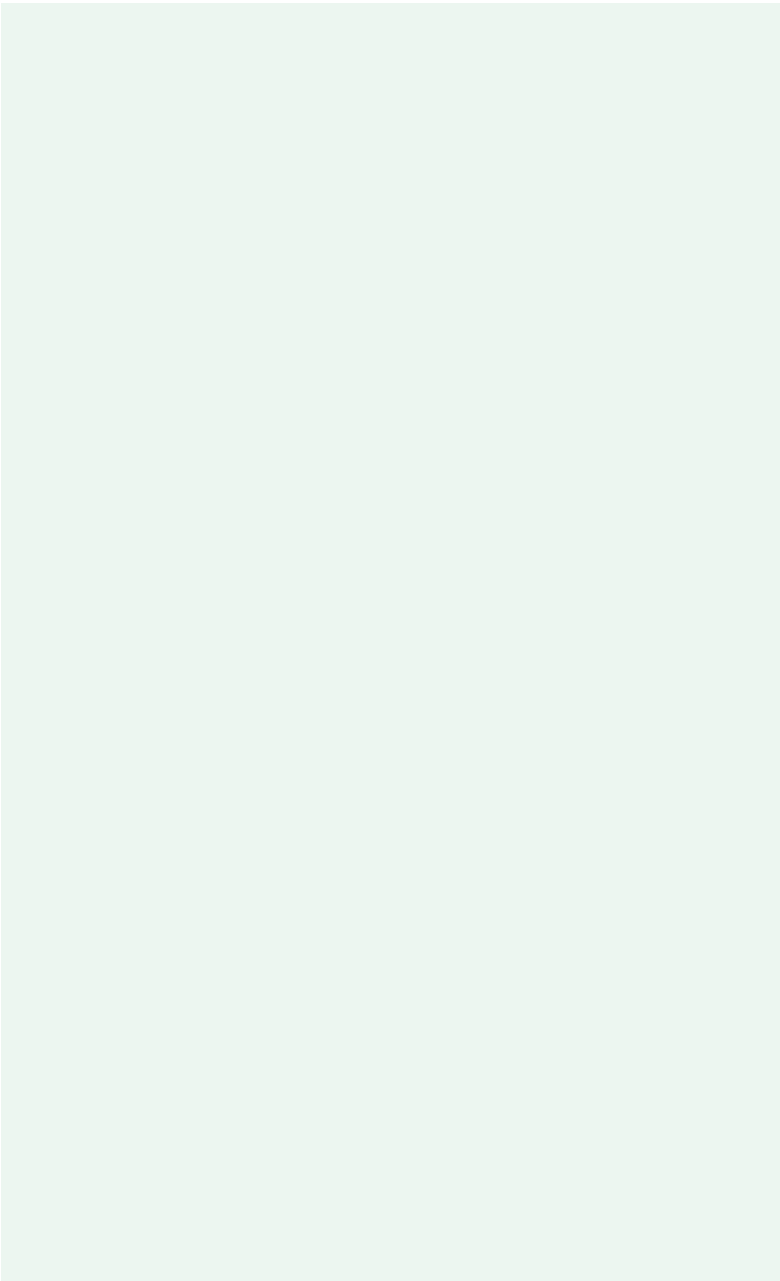
I

Norbert Carlen avec le chœur ProArte
lors de la fête du début de l'été 2005, Jardin d'Été
de Saint-Petersbourg

II

Journée musicale de Sierre 2009,
à la direction de l'ensemble vocal Sierrénade





PRIX D'ENCOURAGEMENT
FÖRDERPREISE

Natacha Balet



BIOGRAPHIE

Natacha Balet, née en 1984, est originaire de Grimisuat. Elle commence la danse à l'âge de cinq ans au Conservatoire de Sion. Son certificat en poche, elle intègre la Folkwang Universität der Künste de Essen (Allemagne). Après un intermède à la Compagnie du Marchepied à Lausanne, elle entreprend la formation de pédagogue au CEFEDM de Rouen (France).

Elle danse dans de nombreuses productions, notamment en Valais dans *La Blanchisserie* ou *L'Essoreuse des rêves* sous la direction de Dorothée Franc.

En 2010, Natacha Balet est engagée pour deux ans par une compagnie internationale basée à Paris, la Compagnie Montalvo-Hervieu, avec laquelle elle part en tournée en Amérique du sud, en Chine et dans différents pays d'Europe. Hip-hop, danse africaine, classique ou contemporaine – la troupe excelle dans l'art du métissage.

> Natacha Balet, 1984 geboren, stammt aus Grimisuat. Als sie gerade fünf Jahre alt war, begann sie am Konservatorium Sitten mit dem Tanzunterricht. Nach ihrem Zertifikat trat sie der Folkwang Universität der Künste in Essen (Deutschland) bei. Nach einem kurzen Zwischenhalt bei der Compagnie du Marchepied in Lausanne, begann sie eine pädagogische Ausbildung beim CEFEDM von Rouen (Frankreich).

Sie trat in zahlreichen Produktionen auf, im Wallis insbesondere in *La Blanchisserie* ou *L'Essoreuse des rêves* unter der Leitung von Dorothée Franc.

Im Jahre 2010 wurde Natacha Balet für zwei Jahre von einer internationalen, in Paris domizilierten Tanztruppe engagiert, der Compagnie Montalvo-Hervieu, mit welcher sie in Südamerika, China und in verschiedenen europäischen Ländern auf Tournee ging. Hip-hop, afrikanischer Tanz, klassischer oder zeitgenössischer Tanz – die Truppe brilliert in der Kunst der Verschiedenartigkeit.

NATACHA BALET – DANSEUSE

PAR MARIE PARVEX

La danseuse commente le texte... Comme ses rêves réalisés. Ou à venir...

LA CONSÉCRATION

Mai 2010. Natacha Balet s’affiche en format mondial dans Paris. Blondeur au vent, le bras gauche vigoureusement allongé, la bouche ouverte dans l’expression enthousiaste d’une fringale de vie...

Miam !

Elle est la tête d’affiche d’*Orphée*, le nouveau spectacle de la Compagnie Montalvo-Hervieu, résidente au Théâtre National de Chaillot. Promise à plusieurs semaines de représentations parisiennes puis à une tournée européenne de deux ans. Le spectacle réunit des artistes du cirque, du hip-hop, des danseuses sur pointes, un unijambiste maghrébin, des rythmes africains, de la vidéo... « On est tous tellement différents qu’on s’est parfois dit qu’on était une sorte d’arche de Noé », raconte Natacha.

—
*Le plus drôle c'est lorsqu'on voyage !!
Un maghrébin sans sa jambe,
Karimbo avec ses échasses,
des Africains,
Stéph, tirée à quatre épingles,
Momo, danseuse classique de deux mètres,
Soann, chanteuse lyrique sortie de l'opéra !
Les gens doivent penser qu'ils rêvent !*

—

La tournée se termine à peine cet été 2012. Épuisante. Parce que la jeune femme veut tout faire. S'entraîner rigoureusement, être à la hauteur le soir venu sur scène et voir le maximum de ces capitales qu'elle traverse pour la première fois. «Je me souviens que le plus fou, c'était à Rome. On se levait tôt le matin pour aller visiter puis on enchaînait avec la répétition et le spectacle.»

—

Je lave même les théâtres ! Ça me détend.... Pour une autre vie, qui sait ?!!

—

Ces deux ans, c'est un peu comme un rêve qui se réalise alors qu'elle ne s'y attendait plus. Natacha arpentait la France d'audition en audition. Engagée momentanément dans une compagnie, elle s'apprête à renoncer à l'étape parisienne chez Montalvo-Hervieu. En dernière minute, elle se fait brutalement renvoyer par le chorégraphe avec qui elle travaillait. «J'ai du coup décidé d'aller à Paris mais sans aucune illusion. C'est la plus grosse audition que je n'ai jamais faite. L'assistante de Montalvo a fini par me dire que personne n'envisageait ce projet sans moi et que c'était une évidence : je devais faire partie de cette compagnie », racontait-elle intimidée en janvier 2010, quelques jours à peine après l'événement.

LA RIGUEUR

Mais le rêve et la passion ont un prix. Celui de l'angoisse, perpétuelle, de ne pas être à la hauteur. Chaque jour, vacances comprises, Natacha court ou fait du fitness. S'interdit de boire un verre de vin.

—

*Lorsque je suis en Valais c'est tout de même mission impossible, je dois dire !
En quittant le canton, j'ai perdu six kilos d'un seul coup !*

—

Ne commet aucun excès gastronomique. Se couche tôt.

—

Ce qui fait beaucoup rire mes collègues ! Surtout lorsque l'on joue à 21 heures... C'est l'enfer pour moi qui suis habituellement au lit à 21 heures 30 !!!

—

«Je n'ai pas un corps d'athlète, pour simplement le maintenir je dois faire des efforts que d'autres ne font pas», explique-t-elle.

La Compagnie Montalvo-Hervieu engage des virtuoses, des techniciens hors-pair, éblouissants. Et des personnalités hors-du-commun. «Je suis une bombe en improvisation mais je n'ai pas l'impression d'avoir une virtuosité technique comparable à celle des autres artistes engagés », raconte Natacha. «J'ai dû modeler mon corps parce qu'il ne faut pas se leurrer, les chorégraphes engagent des gens qui ont une certaine plastique. Ma virtuosité à moi, c'est la rapidité et l'énergie. Je ne pourrai pas faire ce que José [Montalvo] me demande sans cette rigueur.» Et elle se bat avec constance pour maintenir un corps qu'elle sent fragile.

Son travail, son rêve enfin réalisé, happe Natacha toute entière, laissant le reste de sa vie dans une sorte de seconde zone. «Je suis parfois tellement absorbée par ce que je fais que je ne me rends pas compte... Mais je

n'entends même pas les gens qui me parlent d'autre chose que de danse. Depuis toujours, j'ai eu des problèmes de concentration. J'étais distraite constamment. La danse est la seule chose qui parvienne à m'intéresser.»

Mon amoureux me fait même des tests. On regarde les informations puis il m'interroge ! On s'est rendu compte que je n'enregistre que les quinze premières minutes !!

L'ENFANCE

Enfant, on l'appelait « Nat ». Affectueusement « Natoune », parfois. Tellement vivante qu'on l'a sans doute jugée turbulente. En tous cas « indisciplinée ». Adolescente, elle était toujours la première à faire la fête ou à inventer une bêtise à commettre. Avec une joie de vivre et une insouciance plutôt rare dans les classes de danse classique du Conservatoire de Sion. Le chignon jamais tiré, le collant qui file, « Nat » c'était le clown de la classe, un drôle de désordre assuré. C'est pourtant là que germe et se construit la folie artistique de la danseuse.

L'école est un échec. Natacha termine sa scolarité obligatoire par la force des choses, sans aucun diplôme en poche. Juste la danse comme boussole.

Difficile de trouver une filiation avec la jeune femme posée qui déjeune méthodiquement sur la terrasse de son enfance à Champlan. Si, bien sûr, la fougue est toujours là. Un caractère volcanique, joyeux, le rire jamais bien loin. Mais la discipline, la volonté acharnée d'y arriver ont laissé des traces d'inquiétude et de doute dans ses yeux. La fillette riieuse a gagné la profondeur d'une artiste au sommet de sa carrière, sans doute. Les fragilités affleurent plus à 28 ans qu'à 15...

C'est dur d'être soucieux et cadré !! Quand j'étais « olé olé » c'était plus simple...

L'APPRENTISSAGE

La sortie du cocon du Conservatoire valaisan et de la passion du professeur Dorothee Franc n'est facile pour aucune des élèves de la première « classe pilote ».

Je confirme !

Sélectionnée parmi toutes les jeunes danseuses que comptait le Conservatoire au début des années 90, Natacha fait partie de cette classe un peu élitaine soumise à vingt heures de danse par semaine pendant toute sa scolarité obligatoire. A seize ans, elle a terminé le parcours possible en Valais et s'envole pour l'école de Pina Bausch.

« C'était dur et il faisait froid. Je crois que je n'ai jamais autant pleuré de ma vie », résume-t-elle.

Même que j'écoutais Johnny Hallyday le soir en pleurant !!! C'est pour dire !!

Avant de nuancer. Les cours de danse contemporaine sont fantastiques et Natacha apprécie particulièrement Malou, l'une des enseignantes et danseuse chez Pina Bausch. « J'étais l'une des plus jeunes de l'école mais nous avions déjà une plus grande maturité artistique que les autres. Avec Dorothee Franc, nous avions déjà fait pas mal de scène. »

Mais la culture, la langue allemande et le goût de Pina pour une certaine tragédie donnent à Natacha l'impression qu'elle est en décalage avec les autres. « Tout était dans une énergie très sombre, glaciale. Mon caractère était aux antipodes de cette germanitude ».

*Et en même temps pas si loin ! Je suis écorchée comme dit « Doudou » !!
J'étais peut-être juste encore trop jeune pour le saisir, ou l'accepter !*

—
Les examens de fin de semestre sanctionnent ce décalage. Natacha est en échec. Elle garde pourtant de ce séjour le souvenir des spectacles qu'elle aura vus, de Pina silencieuse et observatrice dans les studios, des progrès rapides qu'elle sent dans son corps. « C'est d'ailleurs cinq minutes avant le début d'un spectacle de Pina que Montalvo m'a appelée pour me dire que j'étais engagée », se rappelle-t-elle soudain. « C'est fou ! »

Elle rentre au bercail, s'inscrit dans une école lausannoise, Le Marchepied. Après Wuppertal, c'est une sorte de retour en arrière dans un milieu pré-professionnel. « Je ne voulais pas arrêter de danser mais je n'avais pas d'argent pour partir », explique-t-elle. Pendant deux ans, elle travaille tous les jours dans les bistrots de la capitale valaisanne avant de courir prendre ses cours à Lausanne. « Complètement épuisant. Et pas très efficace parce que j'avais vraiment l'impression de ne pas avancer. Même si j'ai appris des choses durant cette période. »

Elle opte alors pour la pédagogie et part faire un diplôme d'État à Rouen. « J'avais vingt ans, toujours aucun papier... Il fallait que je fasse quelque chose. »

—
J'ai pris peur quand j'ai vu le programme d'anatomie, de physio et d'histoire ! J'écrivais partout dans mon petit studio... il y en avait plein les murs ! Des noms de lessives russes à s'arracher les cheveux !!!

—
Elle qui n'a jamais étudié de sa vie se passionne pour l'histoire de la danse. « J'avais une professeur, Valérie Collette-Folliot, tellement fine dans son approche que c'était extraordinaire. La première fois que je l'ai entendue, j'ai pensé que je devais m'acheter un dictionnaire pour comprendre ce qu'elle disait... » rit-elle.

Mais j'aimerais à nouveau étudier ! J'ai vraiment aimé apprendre.

—
A sa sortie, elle enseigne dans une petite école de banlieue. Suite à un problème de santé, elle doit attendre une année pour rattraper un examen et enfin obtenir son diplôme. Le temps est long. Jusqu'au début des cours, en fin d'après-midi, la jeune femme n'a rien à faire. « Je me sentais complètement inutile. » Natacha commence alors à créer ses propres chorégraphies. « Je pense que c'est à ce moment-là que j'ai développé une gestuelle qui m'est propre. » Et qui, entre autre, lui a valu d'entrer chez Montalvo-Hervieu. Sinuosités d'une vie.

NATACHA BALET – TÄNZERIN

MARIE PARVEX

—
Die Tänzerin kommentiert den Text... wie Träume, die sich schon verwirklicht haben oder künftige...

—
DIE KRÖNUNG

Mai 2010. Natacha Balet ist in Weltformat in ganz Paris zu sehen. Zerzaustes blondes Haar, der linke Arm ausgestreckt, der geöffnete Mund, der begeisterte Ausdruck ihres Lebenshungeres...

—
Mmmm !

Sie ist die Hauptperson in *Orphée*, dem Programm des Montalvo-Hervieu-Ensembles, das im Théâtre National de Chaillot residiert. Das Stück wird während mehreren Wochen in Paris gezeigt und geht dann auf eine zweijährige Tournee durch Europa. Es umfasst Künstler aus Zirkus und Hip-Hop, Spitzentänzerinnen, einen Einbeinigen aus dem Maghreb, afrikanische Rhythmen, Videokunst usw. « Wir sind alle so verschieden. Manchmal kommen wir uns wie eine Art Arche Noah vor », erzählt Natacha.

—
Am lustigsten ist es, wenn wir reisen !!

Ein einbeiniger Maghrebiner,

Karimbo mit seinen Stelzen,

Afrikaner,

Stéph, perfekt gekleidet,

Momo, eine zwei Meter grosse klassische Tänzerin,

Soann, eine lyrische Sängerin aus der Oper!

Die Leute denken wohl, sie träumen !

—
Im Sommer 2012 ist die Tournee gerade zu Ende gegangen. Anstrengend. Natacha Balet wollte alles tun : hart trainieren, am Abend auf der Bühne ihr Bestes geben und so viel wie möglich von diesen Städten sehen, die sie zum ersten Mal bereiste. « Am verrücktesten war es in Rom : Wir standen früh morgens auf, um die Stadt zu besichtigen, dann ging es ohne Unterbrechung weiter mit Probe und Aufführung. »

—
Ich putze sogar die Theater ! Das entspannt mich... Wer weiss, für ein nächstes Leben ?!

—
Diese zwei Jahre, das war ein bisschen wie ein Traum, der in Erfüllung ging, als sie es nicht mehr erwartete. Natacha reiste kreuz und quer durch Frankreich, von einem Vortanzen zum nächsten. Da sie vorübergehend bei einem Ensemble engagiert war, wollte sie in Paris bei Montalvo-Hervieu absagen. In letzter Minute wurde sie vom Choreografen, mit dem sie arbeitete, abrupt entlassen. « Da entschied ich mich, nach

Paris zu gehen, aber ohne irgendwelche Illusionen. Das ist das grösste Vortanzen, an dem ich je mitgemacht habe. Montalvos Assistentin sagte schliesslich zu mir, dass sich niemand das Projekt vorstellen könne ohne mich und dass es offensichtlich sei : Ich müsse bei diesem Ensemble dabei sein », erzählte Natacha im Januar 2010 beeindruckt, nur wenige Tage danach.

DIE STRENGE

Traum und Leidenschaft haben jedoch ihren Preis : die ständige Angst, den Erwartungen nicht gewachsen zu sein. Jeden Tag, einschliesslich während der Ferien, rennt Natacha oder treibt Fitness. Sie gönnt sich nicht einmal ein Glas Wein.

—
Ich muss zugeben, dass dies, wenn ich im Wallis bin, ein Ding der Unmöglichkeit ist ! Als ich den Kanton verliess, nahm ich auf einen Schlag sechs Kilo ab !

—
Begeht keine gastronomischen Exzesse. Geht früh zu Bett.

—
Darüber müssen meine Kollegen oft lachen ! Vor allem, wenn wir um 21 Uhr auftreten... Das ist die Hölle für mich, da ich normalerweise schon um 21.30 Uhr zu Bett gehe !!!

—
« Ich habe keinen athletischen Körper. Um nur schon den jetzigen Trainingsstand zu halten, muss ich mich weit mehr anstrengen als andere », erklärt sie.

Das Montalvo-Hervieu-Ensemble engagiert Virtuosen, glänzende, eindrucksvolle Techniker. Und aussergewöhnliche Persönlichkeiten. « Die Improvisation ist meine Stärke, aber ich habe nicht den Eindruck, über eine technische Virtuosität zu verfügen, die mit jener der anderen Künstler des Ensembles vergleichbar wäre », erzählt Natacha. « Ich musste meinen Körper modellieren, denn man darf sich nichts vormachen, die Choreografen engagieren Leute mit

einer gewissen Plastik. Meine besondere Virtuosität ist die Schnelligkeit und die Energie. Ohne diese Strenge könnte ich das, was José [Montalvo] von mir verlangt, nicht leisten. » Und sie kämpft ständig, um ihren Körper, den sie als anfällig empfindet, zu erhalten.

Ihre Arbeit, dieser Traum, der endlich wahr geworden ist, hat Natacha völlig gepackt und lässt ihr restliches Leben als zweitrangig erscheinen. « Ich bin manchmal so vertieft in das, was ich tue, dass ich es gar nicht merke... Ich höre nicht einmal, wenn jemand zu mir von etwas anderem als Tanzen spricht. Ich hatte schon immer Konzentrationsschwierigkeiten. Ich war ständig abgelenkt. Tanzen ist das Einzige, das mein Interesse wecken kann. »

—

Mein Schatz testet mich sogar. Wir schauen die Nachrichten und dann fragt er mich ab ! Wir haben festgestellt, dass ich nur die ersten fünfzehn Minuten wahrnehme !!

DIE KINDHEIT

Als Kind nannte man sie « Nat ». Zuweilen liebevoll « Natoune ». Sie war so lebhaft, dass man sie wohl als turbulent bezeichnete. Auf jeden Fall als « undiszipliniert ». Als Jugendliche war sie immer dabei, wenn es ein Fest zu feiern gab oder darum ging, eine Dummheit zu erfinden und zu begehen. Sie besass eine Lebensfreude und eine Sorglosigkeit, die in den klassischen Tanzklassen am Konservatorium Sitten eher selten anzutreffen waren. Ihre Haare waren niemals streng genug hochgesteckt, die Strumpfhosen hatten Laufmaschen – « Nat » der Klassenclown sorgte immer für ein lustiges Durcheinander. Aber genau da keimte und entwickelte sich die künstlerische Leidenschaft der Tänzerin.

Die Schule war ein Misserfolg. Unter schwierigen Umständen beendete Natacha die obligatorische Schulzeit,

ohne Diplom. Das Tanzen allein bestimmte ihre weitere Orientierung.

Dies kann man sich nur schwer vorstellen, wenn man der bedächtigen jungen Frau zusieht, die auf der Terrasse ihrer Kindheit in Champlan methodisch ihr Essen einnimmt. Natürlich ist das Feuer immer noch da. Ein vulkanischer Charakter, fröhlich, das Lachen nie fern. Doch die Disziplin, der eiserne Wille, es zu schaffen, haben in ihren Augen Spuren der Sorge und des Zweifels hinterlassen. Das lachende Mädchen hat die Tiefe einer Künstlerin erlangt, auf dem Gipfel ihrer Karriere. Die Zerbrechlichkeit zeigt sich eher mit 28 als mit 15...

—

Es ist schwierig, bedacht und angepasst zu sein !! Als ich die Dinge noch locker nahm, war alles viel leichter...

DIE LEHRZEIT

Der Abschied von der Geborgenheit des Walliser Konservatoriums und der Leidenschaft der Lehrerin Dorothée Franc fiel keiner der Schülerinnen der ersten « Pilotklasse » leicht.

—

Das kann ich bestätigen !

—

Natacha gehörte zu jenen jungen Tänzerinnen, die Anfang der 90er-Jahre am Konservatorium ausgewählt wurden für diese etwas elitäre Klasse, die während des ganzen obligatorischen Schuljahres pro Woche zwanzig Lektionen Tanzunterricht besuchte. Mit sechzehn hatte sie die im Wallis mögliche Ausbildung abgeschlossen, worauf sie an die Schule von Pina Bausch ging.

« Es war streng und kalt. Ich glaube ich habe noch nie in meinem Leben so viel geweint », fasst sie zusammen.

Abends hörte ich Johnny Hallyday und weinte !!! So schlimm war es !!

—
Dann differenziert sie. Der Unterricht in zeitgenössischem Tanz war fantastisch, und Natacha schätzte besonders Malou, eine der Lehrerinnen und Tänzerinnen bei Pina Bausch. «Ich war eine der Jüngsten an der Schule, aber wir hatten mehr künstlerische Reife als die anderen. Mit Dorothee Franc waren wir schon oft aufgetreten.»

Aber die Kultur, die deutsche Sprache und Pinas Vorliebe für die Tragödie gaben Natacha den Eindruck einer Kluft zwischen ihr und den anderen. «Alles war von einer sehr dunklen, eisigen Energie umgeben. Mein Charakter war genau das Gegenteil dieser Deutschheit.»

—
Und gleichzeitig nicht so weit entfernt ! Ich bin sehr sensibel, sagt mein Schatz !! Vielleicht war ich einfach noch zu jung, um das aufzunehmen oder zu akzeptieren.

—
Die Prüfungen am Semesterende bestätigten diese Kluft. Natacha erlebte einen Misserfolg. Dennoch behält sie von ihrem Aufenthalt die Erinnerung an die Aufführungen, die sie gesehen hat, an die stille, beobachtende Pina in den Studios, die raschen Fortschritte, die sie in ihrem Körper spürte. «Es war übrigens fünf Minuten vor dem Beginn einer Aufführung von Pina, als mich Montalvo anrief, um mir mitzuteilen, dass ich engagiert war», erinnert sie sich plötzlich. «Verrückt !»

Sie kehrte nach Hause zurück und schrieb sich in einer Lausanner Schule ein, Le Marchepied. Nach Wuppertal war das ein gewisser Rückschritt auf die vorprofessionelle Stufe. «Ich wollte nicht aufhören zu tanzen, hatte aber kein Geld, um wegzugehen», erklärt sie. Während zwei Jahren arbeitete sie täglich in den Bistros der Walliser Hauptstadt und hetzte danach zum Unterricht nach Lausanne. «Extrem anstrengend. Und nicht sehr wirkungsvoll, denn ich

hatte wirklich den Eindruck, nicht vorwärts zu kommen. Obwohl ich während dieser Zeit natürlich trotzdem etwas gelernt habe.»

Sie entschied sich schliesslich für die Pädagogik und ging nach Rouen, um ein Staatsdiplom zu machen. «Ich war zwanzig und hatte noch immer nichts in der Hand ... Ich musste etwas tun.»

—
Mir wurde bange, als ich das Anatomie-, Physik- und Geschichtsprogramm sah. Ich heftete überall Zettelchen in meinem Studio... die Wände waren übersät ! All diese unmöglichen Namen... es war zum sich die Haare ausreissen !

—
Sie, die nie in ihrem Leben zuvor gelernt hatte, entwickelte eine Leidenschaft für die Geschichte des Tanzes. «Ich hatte da eine Lehrerin, Valérie Collette-Folliot, ihr Vorgehen war so feinfühlig – aussergewöhnlich. Als ich sie das erste Mal hörte, dachte ich, ich müsste mir ein Wörterbuch kaufen, um zu verstehen, was sie sagte...», lacht Natacha.

—
Aber ich möchte wieder studieren ! Ich habe gern gelernt.

—
Nach Abschluss des Studiums unterrichtete Natacha an einer kleinen Vorstadtschule. Aufgrund eines gesundheitlichen Problems musste sie ein Jahr warten, um eine Prüfung nachzuholen, bis sie schliesslich ihr Diplom in der Tasche hatte. Die Zeit verging langsam. Bis der Unterricht am späten Nachmittag anfang, hatte die junge Frau nichts zu tun. «Ich fühlte mich völlig unnütz.» Da fing Natacha an, ihre eigenen Choreografien zu schaffen. «Ich denke, dass ich damals meine eigene Gestik entwickelt habe.» Diese hat ihr unter anderem den Eintritt bei Montalvo-Hervieu ermöglicht. So kann es im Leben gehen.



I

II





III

I-III

Orphée

Chorégraphie : Dominique Hervieu et
José Montalvo, 2010,
Théâtre National de Chaillot

Barbara Heynen



BIOGRAPHIE

Née en 1984 à Brig-Glis, Barbara Heynen obtient son Master of Arts en théâtre à la Haute école d'art de Zurich (ZHdK) en 2010. Dans le cadre de ses études, elle joue notamment dans *Wie ich mis Mami'n'Papi chalt gmacht han* ou *Porno für Anfänger*, sous la direction d'Andreas Kriegenburg. Dans une mise en scène de Daniel Pfluger, elle incarne Tamora dans la pièce de Shakespeare, *Titus*.

Elle fait ses armes non seulement sur scène, mais aussi devant les caméras et dans l'enregistrement de pièces radiophoniques. Elle est également membre fondatrice de l'ensemble de théâtre et de chant a cappella Urstimmen, lequel a été récompensé par le Prix d'encouragement de la ZHdK. En 2007, elle obtient le Prix d'études pour acteurs du Pourcent culturel Migros et de la Friedl-Wald-Stiftung.

Depuis 2009, elle fait partie intégrante de l'ensemble du Deutsches Theater Berlin.

> Die im Jahre 1984 in Brig-Glis geborene Barbara Heynen schloss 2010 ihren Master of Arts in Theater an der Zürcher Hochschule der Künste (ZHdK) ab. Im Rahmen ihrer Ausbildung spielte sie u.a. in *Wie ich mis Mami'n'Papi chalt gmacht han* oder *Porno für Anfänger*, unter der Regie von Andreas Kriegenburg, und die Tamora in Shakespeares *Titus*, unter der Leitung von Daniel Pfluger.

Sie sammelte erste Filmerfahrungen und wirkte in diversen Hörspielen mit. Sie ist auch Gründungsmitglied der A cappella- und Theaterformation Urstimmen, für die sie mit dem Förderpreis der ZHdK

ausgezeichnet wurde. 2007 erhielt sie den Studienpreis für Schauspiel vom Migros-Kulturprozent und der Friedl-Wald-Stiftung.

Seit 2009 ist sie Ensemblemitglied am Deutschen Theater Berlin.

BARBARA HEYNEN – COMÉDIENNE

PAR HERMANN ANTHAMATTEN

*Le théâtre est le repaire heureux de ceux qui
ont caché secrètement leur enfance dans leur
poche, et qui se sont ainsi mis en situation de
jouer jusqu'à la fin de leur vie.*

Max Reinhardt

Le vinyle tourne calmement et régulièrement sur la platine du phonographe. De temps en temps, un saut d'aiguille et un bref craquement. Une petite fille tourne elle aussi, se balance ça et là, chante et s'oublie, dans la chambre des parents et simultanément bien loin. Bien loin et toute entière à elle-même.

*We can't go on together, with Suspicious Minds
And we can't build our dreams, on Suspicious Minds¹*

La confiance en soi, la confiance envers les autres. La méfiance au cœur, rien ne peut s'accomplir – with suspicious Minds, rien ne peut fonctionner, les buts ne sont pas atteints.

Rêver les yeux ouverts, cela signifie voir, entendre, ressentir. Et le corps chante lui aussi, il danse, il traduit la mélodie.

¹ Elvis Presley, *Suspicious Minds*

*Just beat it beat it
No one wants to be defeated
Showing how funky strong is your fight
It doesn't matter who's wrong or right
Just beat it just beat it
Just beat it just beat it*²

La jeune fille se rêve encore plus loin, dans la lumière étincelante, sur des scènes fantastiques. Les chanteurs et les chanteuses sur le vinyle sont des alliés, des amis inconnus.

*You are so beautiful
To me
You are so beautiful
To me
Can't you see
You're everything I hoped for
You're everything I need
You are so beautiful
To me*³

La collection de disques des parents comme ressource pour les premiers pas : Erste Allgemeine Verunsicherung, Elvis, Joe Cocker, Michael Jackson, Alexandra, Melanie. Et malgré tout : It's not the singer, it's not the song, it's just the singing.

Danser, rêver, chantonner à la maison. La première scène de la petite Barbara à Brigue. Et clairement : il n'en va pas pour elle des scènes du monde, des apparences, mais bien d'être, d'une nécessité existentielle. Il en était ainsi alors, et il en est toujours ainsi maintenant, en 2012, au DT, Deutsches Theater Berlin.

2 Michael Jackson, *Beat It*
3 Joe Cocker, *You are so beautiful*

Expérimenter, essayer, être curieuse. Oui, la curiosité est un trait essentiel chez Barbara. Elle lui confère la force pour avancer dans son jeu, sur des voies nouvelles. La curiosité comme fil rouge d'une biographie encore jeune, l'intérêt envers tout. Car tout nous appelle, les hommes, les choses, les textes et les formes. Et ainsi, il n'est pas étonnant que les questions sur les metteurs en scène préférés, les comédiens fétiches et les pièces favorites, demeurent sans réponse. Non véritablement, il n'y a pas à choisir.

Comme élève au Collège Spiritus Sanctus à Brigue également, elle se précipite sur l'histoire et la littérature, et le chant et les mathématiques et cetera. La soif de connaître et le goût de la recherche comme moteur pour trouver du nouveau, pour apprendre et expérimenter : il s'agit peut-être là des qualités les plus importantes pour devenir une grande actrice, pour échapper aux ornières et à l'automatisme. Ou comme l'exprime Nicolas Stemann, metteur en scène et musicien : « C'est bien pratique quand un comédien sait tout faire : parler, jongler, et composer sur commande vingt sentiments différents – mais en tant que metteur en scène, je n'ai pas besoin de tout cela, qui me surcharge, lorsque le comédien est au demeurant impersonnel, technique, froid. J'ai bien plus besoin de la curiosité du comédien, de son envie de s'associer à la mise en scène dans son ensemble et de sa capacité à se confronter à cet ensemble avec sa personnalité et avec les particularités qui lui sont propres. C'est en cela que réside le véritable talent sur scène : être personnel et mettre cette personnalité en rapport avec ce qui est au-delà d'elle-même. »⁴ En disant cela, il pouvait penser à Barbara.

Souvenirs. Juin 2004, dans une salle à manger. Le Freies Theater Oberwallis lit *Futsch*, sa nouvelle pièce d'alors. Des

4 Ortrud Gutjahr (éd.), *Regietheater! Wie sich über Inszenierungen streiten lässt*, Königshausen & Neumann, 2008, p. 180.

comédiens chevronnés et trois jeunes gens, qui ont rejoint la troupe le lendemain de leur fête de maturité. Dans le groupe : Barbara. Avec des yeux qui pétillent malgré la fatigue, clairs comme un lac de montagne, et une voix d'alto pour le coup quelque peu éraillée, mais qui parvient immédiatement à animer le texte et à le faire vivre. Barbara portera ce projet de bout en bout, motivant et entraînant les autres comédiens. Elle a en effet compris immédiatement, de manière instinctive, que le travail de théâtre se fait en commun, que la collaboration de tous – responsables du texte et de la production, metteur en scène, comédiens et techniciens – est nécessaire à la réussite artistique. La force d'une représentation théâtrale repose sur le collectif. Sans cela, elle ne dépasse pas le stade de l'ébauche.

Barbara ne se met pas en avant, mais est toujours là, toujours présente. Son objectif n'est pas de briller seule, d'éclipser ses collègues. Et elle joue, et chante, avec une intensité qui montre à quel point elle a du talent. Celui qui l'a entendue au théâtre injurier sa mère, l'abattre, puis chanter « Müöter dü hesch mich, aber ich nit dich » ne l'oubliera pas de sitôt. Et avant chaque représentation : « Dis-moi Barbara, est-ce que l'on ne pourrait pas adapter légèrement ceci et cela ? » Pas d'hésitation, pas de désarroi, pas de résistances. Toujours essayer, pour s'améliorer. Du professionnalisme.

Futsch est le dernier spectacle amateur de Barbara. C'est la conclusion et l'aboutissement d'une carrière locale, qui l'emmène tout d'abord à Mörel, où elle débute dans *La Cerisaie* de Tchekhov : « J'avais vu une affiche, qui annonçait que la troupe de Mörel cherchait des comédiens. Et j'ai joué Anja. Moi sur scène ! C'est ainsi un rêve qui s'est accompli. Un rêve que j'avais nourri depuis une représentation de *Cats*, à Zurich, où je me suis demandée ce que cela pouvait signifier, d'être sur scène et de chanter. »

The first cut is always the deepest. Le chant est aujourd'hui encore une de ses grandes passions, Tchekhov fait partie de ses auteurs favoris, et ses *Trois sœurs* la font toujours rêver.

Le théâtre accompagne Barbara durant ses études. « Je n'étais pas encore au collège lorsque j'ai vu *Les sorcières de Salem*. J'étais transportée. Moi aussi je voulais jouer, je voulais participer ! » Et c'est ce qu'elle fait, elle joue partout où elle le peut. En dialecte, en allemand, en textes et en chansons – le jeu c'est la vie.

Sa maturité en poche, elle se présente à l'examen d'admission de l'école de théâtre de Zurich : l'échec, ou le caractère douteux des examens d'admission. Malgré une pointe de déception, elle accepte ce verdict avec un optimisme fataliste : si ça ne s'est pas fait, c'est que cela ne devait pas se faire. Ce sera donc le Valais et l'Université de Berne. Les lieux connus et les études. Et les répétitions de *Futsch*. Mais après un semestre à Berne, elle en prend conscience : une vie dans la théorie – sans la pratique, le jeu, le chant, la scène – est impossible. Et personne n'est surpris de cette prise de conscience, si ce n'est, peut-être, elle-même.

Le deuxième essai à la Schauspielschule de Zurich sera le bon : bachelor et master à Zurich. Durant le master de Barbara, Andreas Kriegenburg du Thalia Theater Hamburg met sur pied un projet avec les étudiants de Zurich. Kriegenburg regarde, voit et comprend : Barbara est invitée en Allemagne pour être auditionnée par Ulrich Khuon, récemment nommé à la direction du Deutsches Theater Berlin. Et elle est engagée, par le biais d'un contrat pour débutants, sur deux ans, qui s'est depuis transformé en engagement sur quatre ans.

« L'appel de Berlin m'a complètement surprise. J'étais dans ma petite chambre à Zurich, en train de travailler à mon master. Lorsque Khuon me téléphone, le directeur du DT, ma première phrase a été < Oui d'ac-

cord, mais qu'est-ce que je fais de mon projet de master ? >
On fait plus à propos, comme réaction... »

Elle écrit donc son travail de master à Berlin. C'est comme un dernier adieu, la coupure d'un cordon ombilical. Dans les premiers temps, il faut gérer la solitude, la famille et les amis sont loin. Barbara trouve du soutien dans le travail, le chant, l'écriture, et tient un journal, comme on jette une ancre. Elle revient également périodiquement en Valais, retrouver le dialecte et la force qui l'accompagne. Berlin-Brigue : la distanciation n'est pas sur scène, mais dans la vraie vie.

Berlin s'apparente à un plongeon dans l'eau froide, sans acclimatation préalable. Le premier rôle de Barbara est celui de Nathalie, dans *Le prince de Hombourg* de Kleist. Kriegenburg, ce metteur en scène des extrêmes, habille ses comédiens de costumes rouge sang et les fait jouer au centre d'une sombre nappe d'eau, dans un bunker. Barbara séduit par son jeu nuancé et contrôlé. Même si avant la première, elle endure mille morts. « C'était vraiment terrible. Jouer Kleist, qui est difficile, devant 600 personnes, et la guilde des critiques dans son ensemble, qui avec leurs yeux qui voient tout voulaient observer les débuts de Khuon ! Il y avait une énorme pression. »

Le DT enchaîne directement avec *Voleurs*, le texte grandiose de Dea Loher et la mise en scène tout aussi géniale de Kriegenburg. Barbara se retrouve enchaînée à la roue de la fortune, en directrice de supermarché amoureuse, qui saute littéralement au cou de son époux – jusqu'à ce que celui-ci la laisse tomber. C'est le premier grand succès de Barbara : invitations à des festivals, représentations de Tel Aviv à Mexico. Et l'expérience de différences culturelles : « Andreas nous disait qu'au Mexique, il fallait jouer avec emphase pour toucher le public. Nous avons donc joué

en mode *commedia*, ce qui entraînait presque une nouvelle mise en scène. Cela a été un grand plaisir pour le public comme pour nous ! »

S'ensuivent d'autres pièces et d'autres rôles importants ; Barbara joue Lecoin dans *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, et brille dans la mise en scène innovante, mais également contestée, que Kriegenburg imagine pour *La petite Catherine de Heilbronn* de Kleist : les comédiens n'y ont pas de rôle fixe, mais sont tour à tour Catherine puis Kleist. Barbara parvient à convaincre dans ces rôles changeants, elle n'est jamais la simple marionnette des fantaisies de mise en scène.

Et le soir, elle retrouve régulièrement la musique. Comme auparavant en Valais, puis à Zurich au sein de la formation a cappella Urstimmen, aujourd'hui également à Berlin. Cela lui permet de laisser s'exprimer sa musicalité, de s'abandonner à sa passion pour le chant. Celui qui l'a entendue chanter dans le show *Aufhören ! Schluss jetzt ! Lauter ! 12 letzte Lieder* de Nicolas Stemann, sous les traits d'une poupée gonflable aux grands yeux, sait désormais à quel point elle peut être turbulente, chahuteuse et grande comédienne.

De Brigue, via Zurich, à Berlin, dans la capitale de la culture allemande et au DT, qui est peut-être le meilleur et le plus important théâtre de ces dernières années, sur scène avec la crème de la crème de l'art dramatique, avec notamment Nina Hoss, Ulrich Matthes, Corinna Harfouch.

Oui, Barbara Heynen a effectué ces dernières années un grand bond en avant – et ce à plusieurs niveaux. Kriegenburg et Khuon ont été véritablement une chance pour elle, et leur soutien est précieux : « Andreas accorde une grande confiance à ses comédiens. Et Uli

est un homme extrêmement généreux, qui vit tout entier pour son théâtre et qui fait toujours attention à ce que les collaborateurs du DT constituent une équipe au sein de laquelle chacun trouve sa place. »

Un directeur et un metteur en scène qui se soucient des comédiens – cela n'est pas une évidence, dans un métier qui se nourrit souvent d'apparences. Andreas Kriegenburg: « Je ne souhaite pas domestiquer les comédiens que j'emploie en auxiliaires dociles de mes idées scéniques, mais arriver à réagir à ce qu'ils proposent. [...] Il est pour moi essentiel de traiter les comédiens avec égards, de faire attention à eux et à leurs appréhensions, de voir jusqu'où ils peuvent aller. Lorsque cela est possible, j'essaie de les protéger et de les aider. »⁵ Les comédiens le remercient par le biais de leurs prestations. Et « notre » Barbara avec eux.

Barbara est une comédienne sur scène, pas dans la vie. Elle n'est pas une starlette et ne se met pas en scène, elle incarne des personnages et les fait vivre.

Oui, Barbara est une comédienne, et une comédienne sacrément douée.

Continue à jouer, Barbara !

5 Ortrud Gutjahr (éd.), *Regietheater! Wie sich über Inszenierungen streiten lässt*, Königshausen & Neumann, 2008, p. 180.

BARBARA HEYNEN – SCHAUSPIELERIN

HERMANN ANTHAMATTEN

Theater ist der seligste Schlupfwinkel für diejenigen, die ihre Kindheit heimlich in die Tasche gesteckt und sich damit auf und davon gemacht haben, um bis an ihr Lebensende weiterzuspielen.

Max Reinhardt

Die Langspielplatte kreist auf dem Plattenteller, regelmässig. Von Zeit zu Zeit ein Kratzgeräusch. Ein kleines Mädchen dreht sich mit, wiegt sich hin und her, singt selbstvergessen, im elterlichen Wohnzimmer und doch weit, weit weg. Ganz bei sich.

*We can't go on together, with Suspicious Minds
And we can't build our dreams, on Suspicious Minds*⁶

Vertrauen gegenüber sich, dir, uns. Mit Misstrauen, mit suspicious Minds wird nichts realisiert, kann nichts funktionieren, bleiben Ziele unerreicht.

Mit offenen Augen träumen heisst: sehen, hören, fühlen. Und der Körper singt mit, er tanzt, er zeigt Melodie.

6 Elvis Presley, *Suspicious Minds*

*Just beat it beat it
No one wants to be defeated
Showing how funky strong is your fight
It doesn't matter who's wrong or right
Just beat it just beat it
Just beat it just beat it*⁷

Das Mädchen träumt sich hinweg in gleissendes Scheinwerferlicht, auf phantastische Bühnen. Sängerinnen und Sänger auf Vinyl als helfende Töne, als fremde Freunde.

*You are so beautiful
To me
You are so beautiful
To me
Can't you see
You're everything I hoped for
You're everything I need
You are so beautiful
To me*⁸

Die Plattensammlung der Eltern als Fundus für die ersten Schritte. Mit dabei: Erste Allgemeine Verunsicherung, Elvis, Joe Cocker, Michael Jackson, Alexandra, Melanie. Und doch: It's not the singer, it's not the song, It's just the singing.

Zu Hause trällern, tanzen, träumen. Klein-Barbaras erste Bühne in Brig. Aber klar doch: Es geht ihr nicht um die Bretter der Welt, nein, nicht um Schein, um Sein. Um ein existenzielles Bedürfnis. So war es, und so ist es noch heute, 2012 am DT, dem Deutschen Theater in Berlin.

Ausprobieren, experimentieren, neugierig sein. Ja, die Neugierde, sie ist ein Grundbedürfnis bei Barbara. Sie ver-

leiht ihr die spielerische Kraft, neue Wege zu gehen. Die Neugierde als roter Faden einer noch jungen Biographie, Interesse an allem und allen. Weil: alles will entdeckt werden – Menschen, Genres, Texte, Formen. Und so erstaunt es auch nicht, dass Fragen nach einem Lieblingsregisseur, Lieblingsmitspieler, Lieblingsstück unbeantwortet bleiben. Nein, es ist nicht zu entscheiden.

Auch als Schülerin im Kollegium Spiritus Sanctus stürzt sie sich auf Literatur, Geschichte, Gesang, Mathematik und und und. Wissbegier und Forschungsdrang als Antriebsfedern, um Neues auszuloten, Neues kennen zu lernen, Neues zu erfahren. Vielleicht die wichtigsten Eigenschaften, um den Weg zur grossen Schauspielerin unbeirrt zu gehen, ohne in ausgefahrenen Rollen-Rillen leer zu laufen. Oder wie Nicolas Stemann, Theatermacher und Musiker, es ausdrückt: «Es ist schön, wenn ein Schauspieler alles kann: Sprechen, Timing, Jonglieren und auf Knopfdruck zwanzig verschiedene Gefühle herstellen – als Regisseur brauche ich das aber gar nicht, es überfordert mich sogar, wenn der Schauspieler ansonsten unpersönlich, technisch, kalt ist. Ich brauche vielmehr die Neugier des Schauspielers, sich auf das Ganze der Inszenierung einzulassen, seine Bereitschaft, sich selbst in seiner einzigartigen Besonderheit mit diesem Ganzen zu konfrontieren. Darin besteht das wirkliche Talent auf der Bühne: persönlich zu sein und gleichzeitig dieses Persönliche auf mehr zu beziehen als nur auf sich selbst.»⁹ Und er könnte Barbara gemeint haben.

Erinnerungen. Juni 2004, Wohnküche. Das Freie Theater Oberwallis liest das neue Stück: *Futsch*. Altgediente Spieler und drei junge, frische, welche verkatert von einer Maturafeier-Freinacht zum Ensemble gestossen sind. Mit dabei: Barbara. Mit ihren Augen, die trotz Müdigkeit fun-

7 Michael Jackson, *Beat It*
8 Joe Cocker, *You are so beautiful*

9 Ortrud Gutjahr (Hg.), *Regietheater! Wie sich über Inszenierungen streiten lässt*, Königshausen & Neumann, 2008, S. 180.

keln und glänzen, klar wie ein Bergsee, dazu eine etwas ramponierte Alt-Stimme, die den Text gleich zum Leben erwecken kann. Und sie wird in der ganzen Produktion die treibende Kraft sein, die ihre Mitspieler motiviert und mitzieht. Dabei weiss sie instinktiv, dass Theaterarbeit ein Miteinander ist, dass Text, Regisseur, Spieler, alle, die an einer Produktion beteiligt sind, aufeinander angewiesen sind, wenn Theater-Kunst entstehen soll. Die Kraft einer Theateraufführung liegt im Kollektiv. Alles andere bleibt Stückwerk.

Barbara drängt sich nicht nach vorn, ist aber stets da, immer präsent. Ihr Ziel ist nicht, als Einzelmaske zu glänzen und die anderen an die Wand zu spielen. Und sie spielt und singt mit einer Intensität, die zeigt, was für ein Talent sie ist. Wer erlebt hat, wie sie ihre Theater-Mutter beschimpft – « Verpiss di, Mama! » – und niederschiesst, um gleich darauf « Müöter, dü hesch mich, aber ich nit dich » zu singen, wird das nicht so schnell vergessen. Und vor jeder Aufführung: « Du, Barbara, könnten wir dies und das ein wenig ändern, umstellen. » Kein Zögern, keine Verunsicherung, kein Abwehren. Immer wieder probieren, besser probieren. Professionalität.

Futsch ist Barbaras letzte Amateur-Arbeit. Es ist der Abschluss einer Lokalkarriere, die sie zuerst nach Mörel führt, wo sie in Tschechows *Dialekt-Kirschgarten* debütierte: « Ich sah einen Aushang, wo die Bühne Mörel Schauspieler suchte. Und ich spielte die Anja. Ich auf der Bühne! Ein Traum ging in Erfüllung. Ein Traum, seit ich in Zürich *Cats* gesehen und mir vorgestellt hatte, wie es wäre, wenn ich da auf der Bühne stehen und singen könnte. » The first cut is always the deepest. Noch heute ist der Gesang eine grosse Liebe, noch heute gehört Tschechow zu ihren grossen Favoriten, sind seine *Drei Schwestern* ein Traum-Stück.

Und da ist das Studententheater: « Ich war noch nicht im Kollegium, als ich die *Hexenjagd* sah. Ich war hin und weg. Das

wollte ich auch! Da wollte ich dabei sein! » Und sie ist es, spielt mit, wo immer es möglich ist. Dialekt, Hochdeutsch, Text, Gesang – Spiel ist Spiel ist Leben.

Nach der Matura die Aufnahmeprüfung an der Schauspiel-schule Zürich: das Scheitern oder die Fragwürdigkeit von Aufnahmeprüfungen. Trotz einer Prise Enttäuschung reagiert Barbara mit fatalistischer Erleichterung auf das Verdikt: Es hat nicht sollen sein. Dann also doch Wallis und Uni Bern. Heimat und Studium. Dazu die Proben zu *Futsch*. Aber nach einem Semester in Bern die grosse Erkenntnis: Das kann es nicht sein, ein Leben in der Theorie ohne Praxis, ohne Spielen, Singen, in Szene setzen. Und niemand ist überrascht, ausser vielleicht sie selbst.

Beim zweiten Anlauf an der Schauspielschule Zürich klappt es – Bachelor und Master in Zürich. Während der Masterausbildung erarbeitet Andreas Kriegenburg vom Thalia Theater Hamburg mit den Studierenden in Zürich ein Projekt. Kriegenburg schaut, sieht und versteht: Barbara darf zu einem Vorsprechen nach Deutschland zu Ulrich Khuon, dem designierten Chef vom Deutschen Theater Berlin. Und wird genommen, kriegt einen Debütantinnenvertrag über zwei Jahre, aus dem mittlerweile ein vierjähriges Engagement geworden ist. « Der Anruf von Berlin hat mich völlig überrascht. Ich in Zürich in meinem kleinen Zimmer, wo ich über dem Master-Projekt sitze. Und mein erster Satz zu Khuon, dem Intendanten des DT: <Ja, und was mach ich mit meinem Projekt?> Was für eine Reaktion! »

Die Master-Arbeit schreibt sie dann in Berlin. Es ist wie ein letztes Adieu, die definitive Abnabelung. Was zu Beginn hart ist: Familie und Freunde weit weg. Einsamkeit. Was hilft: arbeiten, singen, schreiben. Das Tagebuch als Anker. Wie auch die Rückkehr ins Wallis und in den Walliser-Dialekt erden und Kraft schöpfen. Berlin-Brig: Verfremdungs-Effekt nicht auf der Bühne, sondern im realen Leben.

Berlin ist der berühmte Sprung ins kalte Wasser, und zwar ohne langsames Herantasten. Barbaras erste Rolle ist die Natalia in Kleists *Prinz von Homburg*. Kriegenburg, dieser Regisseur der Extreme, lässt seine Truppe in blutroten Kostümen in einem blutroten Bunker durch knöcheltiefes Blut-Wasser waten. Barbara besticht durch nuancenreiches, kontrolliertes Spiel. Auch wenn sie vor der Premiere tausend Tode sterben will. « Es war wirklich schlimm. Da waren einmal der schwierige Kleist, dann die 600 Leute, darunter die ganze Kritiker-Gilde, die mit Argus-Augen den Beginn der Khuon-Intendanz beobachten wollten. Es war ein wahnsinniger Druck. »

Und dann kommen schon die *Diebe*, Dea Lohers grandioser Text, von Kriegenburg kongenial in Szene gesetzt, mit Barbara als gescheiterte Supermarktleiterin auf dem Rad der Fortuna. Unvergesslich wie sie ihrem Bühnen-Ehemann in bester Slapstick-Manier immer wieder in die Arme springt – bis sie fallen gelassen wird. Es ist Barbaras erster ganz grosser Erfolg: Einladung an Theatertreffen, Gastspiele von Tel Aviv bis Mexiko. Und das Erleben kultureller Unterschiede: « Andreas sagte uns, dass wir in Mexiko gross spielen müssten, um Wirkung zu erzielen. Und so spielten wir *Commedia*, was fast einer neuen Inszenierung gleich kam. Es war ein grosser Spass für das Publikum und auch für uns! »

Weitere wichtige Stücke und Rollen folgen, z.B. spielt sie den Squenz im blauen Proll-Overall in Shakespeares *Sommer-nachtstraum* oder glänzt in der innovativen, aber auch umstrittenen Kriegenburg-Inszenierung *Das Käthchen von Heilbronn*, wo die Schauspieler keine feste Rollenzuteilung haben, wo sie mal Käthchen sind, mal Kleist. Aber auch in dieser Form ohne klare Figurendramaturgie vermag Barbara zu überzeugen, ist nie einfach Marionette von Regie-Einfällen.

Dazwischen immer wieder musikalische Abende. Wie schon früher im Wallis, während der Schauspielschule in Zürich

mit der a capella-Formation Urstimmen nun also auch in Berlin. Da kann sie ihre ganze Musikalität ausleben, kann ihrer Leidenschaft für das Singen frönen. Wer sie in Nicolas Stemanns Liederabend *Aufhören! Schluss jetzt! Lauter! 12 letzte Lieder* unter anderem als grossäugige Gummipuppe erlebt, wird sich wieder bewusst, was für eine grosse Komödiantin, was für ein Klaumauk-Kind sie auch sein kann.

Von Brig über Zürich nach Berlin, in die deutschsprachige Kulturhauptstadt an das DT, vielleicht das beste und wichtigste Theater der letzten Jahre, auf der Bühne mit der *crème de la crème* des Sprechtheaters wie z.B. Nina Hoss, Ulrich Matthes, Corinna Harfouch.

Ja, Barbara Heynen machte in den letzten Jahren einen grossen Sprung nach vorn – in allem. Dabei sind Kriegenburg und Khuon für sie ein Glücksfall; auf sie kann sie sich verlassen: « Andreas schenkt seinen Schauspielern grosses Vertrauen. Und Uli ist ein grossartiger Mensch, der ganz für sein Theater lebt, der auch bei der Auswahl der Leute darauf schaut, dass am DT wirklich ein Team arbeitet, in dem alle ihren Platz finden. »

Ein Intendant und ein Regisseur für die Schauspieler – keine Selbstverständlichkeit in einem Metier, das oft vom Schein lebt. Andreas Kriegenburg: « Ich möchte die Schauspieler, mit denen ich zusammenarbeite, nicht zu Erfüllungsgehilfen meiner szenischen Vorstellungen domestizieren, sondern auf ihre Angebote reagieren können. [...] Ich gehe mit einer sehr hohen Achtung mit einem Schauspieler um. Mit Achtung vor seiner Angst, vor seiner Schmerzbereitschaft. Wo immer es mir möglich ist, versuche ich ihn zu schützen, ihm zu helfen und emotionale Hilfestellungen zu geben. »¹⁰ Und die Schauspieler danken es ihm mit ihren Leistungen. Auch « unsere » Barbara.

¹⁰ Ortrud Gutjahr (Hg.), *Regietheater! Wie sich über Inszenierungen streiten lässt*, Königshausen & Neumann, 2008, S. 180.

Barbara ist eine Schauspielerin auf der Bühne, nicht im Leben. Eine, wie wir sie brauchen, wie wir sie wollen, kein Starlett, kein Sternchen – von denen wir eh zu viel haben, nein, sie inszeniert nicht sich, sie erweckt Figuren zum Leben.

Ja, sie ist eine Schauspielerin, und zwar eine verdammt gute.

Spiel weiter, Barbara!





II





I
Geschichten von hier III: Neuland,
Frank Abt, 2011

II
Prinz Friedrich von Homburg,
Heinrich von Kleist, 2009

III
Das Käthchen von Heilbronn,
Heinrich von Kleist, 2011

Bastien Fournier



BIOGRAPHIE

Bastien Fournier est né à Sion en 1981. Il est titulaire d'une maîtrise en Lettres classiques de la Sorbonne (2004) et s'est déjà vu décerner différents prix, notamment le Prix culturel de la Ville de Sion et le Prix International Jeunes Auteurs (PIJA).

En 2007, il séjourne pendant six mois à l'atelier d'artistes de l'État du Valais à Berlin qui sera à l'origine de son roman *Le Cri de Riehmers Hofgarten*. En 2008, il bénéficie d'une bourse d'écriture littéraire de Pro Helvetia. A ce jour, il a déjà publié cinq romans et plusieurs pièces de théâtre. Par ailleurs, il collabore régulièrement avec des compagnies de théâtre et de danse, en particulier avec le Théâtre du Brandon.

Outre ses activités littéraires, il enseigne le latin et le grec et donne régulièrement des lectures de ses textes.

> Bastien Fournier wurde 1981 in Sitten geboren. Inhaber einer Lizenz in klassischer Literatur der Sorbonne (2004), erhielt er bereits mehrere Auszeichnungen, insbesondere den Kulturpreis der Stadt Sitten und den Internationalen Preis für Junge Autoren (PIJA).

2007 weilte er während sechs Monaten im Künstleratelier des Kantons Wallis in Berlin, wo er seinen Roman *Le Cri de Riehmers Hofgarten* schrieb. 2008 kam er in den Genuss eines literarischen Schaffensbeitrages von Pro Helvetia. Bis heute hat Bastien Fournier fünf Romane und mehrere Theaterstücke publiziert. Im Weiteren arbeitet er regelmässig mit Tanz- und

Theatertruppen zusammen, insbesondere mit dem Ensemble Théâtre du Brandon.

Ausserhalb seiner literarischen Tätigkeit unterrichtet er Latein und Griechisch und gibt regelmässig öffentliche Lesungen seiner Texte.

BASTIEN FOURNIER - ÉCRIVAIN

PAR ELISABETH VUST

ITINÉRAIRE D'UN BROUILLEUR DE GENRES

GENÈSE

Enfant, Bastien Fournier aimait bien les rédactions. A l'adolescence, il écrivit des histoires dont il était le héros (dont le lecteur est le héros – dont vous êtes le héros) sur l'ordinateur paternel. Puis vinrent les exercices de pastiche des grands auteurs classiques, qui ont dès lors constitué ses racines intellectuelles.

Ainsi pourrait commencer le récit des débuts de Bastien Fournier. L'écriture lui est donc vite apparue comme une chose sérieuse dans sa vie.

A dix-sept ans, il a pu faire lire en public une pièce de sa plume autour de Guillaume Tell ; à dix-neuf ans, un de ses textes a été sélectionné par le Prix International Jeunes Auteurs (PIJA) ; à vingt-trois ans, publication de *La terre crie vers ceux qui l'habitent* (2004). Ce premier roman commence en Valais : « Pour trouver du pétrole, il faut creuser profond, et quand on ne sait pas où il y en a, on creuse là où on est », commente l'intéressé.

Ecrire depuis où on vit, depuis le Valais, Paris, Berlin, Martigny, le bord du lac Léman.

TRILOGIE DE SIMON – TÉTRALOGIE DES ÉLÉMENTS

Avec *La terre crie vers ceux qui l'habitent*, les lecteurs ont pu faire la connaissance de Simon, qu'on retrouve dans *Salope de pluie* (2005), *Bébé mort et gueule de bois* (2007), *Le cri de Riehmers Hofgarten* (2010).

Quatre fictions conçues comme une trilogie, la troisième se situant à part, tel le drame satirique dans les ensembles de la tragédie grecque. *Bébé mort et gueule de bois* diffère en effet des autres titres de par ses allures de polar.

Dans *La terre crie vers ceux qui l'habitent*, Simon quitte son Valais natal pour étudier à Paris, où il fait face à « un ennui et une vague haine de soi-même qui, déjà, commence à le paralyser », et qui l'empêche de prendre la main amoureusement tendue par la harpiste Clémence. Après avoir marché « sous cette salope de pluie dans cette salope de ville », le triste héros revient au pays. Dans le second titre, le refrain ne change pas « salope de pluie dans cette salope de ville » – et cependant le climat y est différent. Simon ne fuit plus vers un idéal dans *Salope de pluie*, le voilà en plein dans le réel. Il habite maintenant à Fribourg, avec son épouse Aélia. En plus d'une histoire tristement banale (entre train-train quotidien et tromperie conjugale), Bastien Fournier y confronte l'écriture (Simon achève un roman) et la musique (Aélia joue de la harpe comme Clémence). « La musique est un art qui se reçoit en même temps qu'il se donne, tandis que la littérature est un art à retardement, dans le sens où le geste artistique précède de beaucoup la réception du lecteur », disait-il à ce propos sur les ondes d'Espace 2 en 2006. Le théâtre lui permet sans doute de conjuguer les deux temporalités, entre le temps de l'écriture et celui de la représentation.

Simon et Aélia se séparent dans *Le cri de Riehmers Hofgarten*, exploration de cet « ulcère » ouvert lors d'une séparation amoureuse. Mais entre-temps, Simon est un flic dans *Bébé mort et gueule de bois*, où le romancier tisse une intrigue captivante tout en jouant avec les codes du polar. Il parodie ce genre tout en le détournant vers une réalité kaléidoscopique, polyphonique. Quel plus bel hommage peut-on faire à un genre littéraire que de le réinventer (un peu) ?

Si avec *Le cri de Riehmers Hofgarten* se termine un cycle, la rupture n'est pas totale. En effet, les liens se dénouent là et se renouent ailleurs, puisque son dernier roman paru, *Pholoé*, compose une tétralogie des éléments avec les romans de la trilogie : la terre pour *La terre crie vers ceux qui l'habitent* ; l'eau pour *Salope de pluie* ; le feu pour *Le cri de Riehmers Hofgarten* ; l'air pour *Pholoé*.

Pholoé est une adolescente qui se laisse porter par le vent. Mais avant d'évoquer plus longuement cette héroïne aérienne sous l'angle de la tragédie, restons encore un moment avec Simon pour préciser l'intention de l'auteur à son encounter : « Simon n'est pas vraiment un personnage », disait-il en 2007, « c'est une figure qui traverse mes trois livres et qui possède certaines caractéristiques similaires dans chaque roman. Un personnage aurait par exemple un destin cohérent au cours de plusieurs aventures différentes. Ce n'est pas le cas de Simon, qui change de métier au gré des situations. Il me permet de faire un roman avec une histoire tout en mettant cette histoire dans une perspective qui la relativise. »

PERSONNAGES ET ENJEUX DU « JE »

« Après Nathalie Sarraute, on ne peut plus parler de personnages, c'est un moyen littéraire au même titre que le temps du verbe », renchérissait l'auteur lors de notre rencontre en cet été 2012.

A l'origine de la démarche littéraire de Bastien Fournier, il y a de fait une interrogation sur le statut de la fiction, sur les enjeux du « je » narratif. Sans aller jusqu'à reléguer une certaine narrativité à l'oubli, il s'efforce de ne jamais prendre l'écriture narrative comme une évidence et de conférer plusieurs niveaux de lecture à ses récits. Ce que les lecteurs – même les professionnels – ne voient pas toujours, note-t-il sans se plaindre, en souriant plutôt de pouvoir émettre une critique sur la critique. Cela dit, Elisabeth Jobin parlait de cette pluralité de sens en commentant *Le cri de Riehmers Hofgarten*, notant que Simon n'est pas seulement la figure de proue de quatre romans, mais qu'avec lui, Bastien Fournier vise à illustrer le quotidien d'une génération.¹

THÉÂTRE ET TRAGÉDIE

En ce début de 21^e siècle, le roman n'est pas la seule forme littéraire possible, mais quasiment la seule qui est lue. Puisque très peu de gens lisent du théâtre aujourd'hui, Bastien Fournier veille à ce que ses pièces soient jouées. Il s'est d'ailleurs essayé à la mise en scène début 2012 avec *Phaidra*, un des volets de la Trilogie des veuves autour de trois femmes tragiques, Phèdre, Didon et Médée.

Son texte théâtral le plus accessible (et le plus « gentil » selon lui) est la confession d'une épouse de footballeur possessive et jalouse, *La ligne blanche*. Ce monologue est édité avec une pièce plus ardue et fondamentale autour de Caïn et Abel, *Genèse 4*. Est-ce parce que « personne ne comprend cette pièce » ? En tous les cas, c'est la préférée de l'auteur, qui l'a écrite pendant ses études de Lettres, alors qu'il interprétait des textes anciens.

Contrairement au roman, le théâtre permet de produire de la poésie brute, l'expérience de l'oralité. Bastien Fournier y est porté par l'inspiration des mythes, dont la force permet de se « laisser porter », la tradition littéraire étant tellement forte. Et lorsque la lassitude vient de devoir obéir à une structure donnée, le roman est là pour la recherche formelle.

Et dans le roman comme dans le théâtre, plus cela va, plus il perçoit l'importance de composer des scènes mémorables, des batailles, des réconciliations, de l'éclat. Cette intention s'exprimait déjà dans *Bébé mort et gueule de bois*. Avec en tête cette question : « Qu'est-ce que c'est cette littérature qui fait vibrer le cœur des vieux Romains et les nôtres ? ». Les textes antiques regorgent de scènes dignes d'Hollywood, et le Valaisan de citer l'*Enéide*, la mer, les bateaux qui couvrent la mer, le premier accouplement pendant l'orage. Eh oui, l'amour, la jalousie, la violence, le passage à l'âge adulte sont des sujets universels et inépuisables : Achille s'énervant parce qu'on lui pique sa copine, Phèdre et son amour impossible pour son beau-fils, etc.

Dans le dernier roman paru, *Pholoé*, la scène universelle est la déchéance du père. L'héroïne éponyme y porte un prénom de tragédie antique. Son drame est très commun, plongée qu'elle est dans le champ de bataille de l'adolescence, au fil des pages à l'écriture très visuelle, séquentielle. Et c'est là aussi un père antique, Homère, qui inspire à l'auteur l'idée de faire entrer la marche du monde dans un texte intime. En sorte que, le récit parfois se fige et énumère une série d'événements extérieurs et historiques qui se passent à ce moment-là. Ce procédé engendre un puissant vertige, met en perspective les petites histoires et la grande Histoire (avec sa grande hache, disait Georges Perec).

Dans *Pholoé*, comme dans les autres fictions (théâtre et roman), l'auteur reconnaît et affronte la colère et la violence inhérentes à la vie. La littérature joue ainsi son

I www.culturactif.ch

rôle cathartique et constitue ici un espace d'autant plus important qu'on y sent cet ancrage aux scènes archaïques et le souffle d'une écriture nourrie par les plus illustres auteurs. Et lorsque Bastien Fournier affirme s'être toujours dit qu'il fallait faire simple, on comprend enfin ce qui touche autant dans son écriture : ce mélange d'érudition complètement assimilée et cet élan de dire sans fioritures. L'émotion née de la beauté du texte conjugée à un regard humain et empathique.

TRAGÉDIE DE L'ÉCRITURE

Il n'en reste pas moins qu'« écrire est un acte parfois ingrat, qui ne redonne pas tout ce qu'on lui donne ». Par conséquent, pourquoi écrire ? La réponse à cette question naïve varie, mais en cet été 2012, Bastien Fournier explique que pour lui, l'écriture est une espèce d'exercice spirituel, comme d'autres font la prière, un moment où on se retrouve avec soi-même. Cela dit, cet aspect de recueillement ne doit pas faire oublier la recherche formelle menée en parallèle.

En fait, « c'est difficile de dire pourquoi on écrit, en tous cas maintenant j'écris parce que j'ai commencé ». Merci à Bastien Fournier de persévérer sur ce chemin solitaire et exigeant, et souhaitons que la nécessité d'écrire l'habite encore longtemps.²

BASTIEN FOURNIER – SCHRIFTSTELLER

ELISABETH VUST

WERDEGANG EINES GENREMISCHERS

ANFÄNGE

Als Kind schrieb Bastien Fournier gerne Aufsätze. Als Jugendlicher schrieb er auf dem Computer seines Vaters Geschichten, in denen er selbst (oder der Leser oder Sie) die Hauptfigur war. Später folgten Pastiche-Übungen zu den grossen klassischen Autoren, wodurch sich seine intellektuellen Wurzeln bildeten.

So könnte man den Anfang des Werdegangs von Bastien Fournier schildern. Schreiben gehörte für ihn schon bald zu den ersten Dingen des Lebens.

Als er siebzehn war, wurde ein Wilhelm-Tell-Stück aus seiner Feder öffentlich gelesen ; als er neunzehn war, wurde einer seiner Texte für den Internationalen Preis für Junge Autoren (PIJA) ausgewählt ; mit fünfundzwanzig veröffentlichte er *La terre crie vers ceux qui l'habitent* (2004). Dieser Roman, sein erster, beginnt im Wallis : « Wer nach Erdöl sucht, muss tief graben, und wenn man nicht weiss, wo es welches gibt, gräbt man eben da, wo man ist », kommentiert der Autor.

2 Sources : www.culturactif.ch et www.bastienfournier.ch

Die Handlung dort inszenieren, wo man lebt, im Wallis, in Paris, Berlin, Martinach, am Genfersee.

DIE SIMON-TRILOGIE – EINE TETRALOGIE DER ELEMENTE

In *La terre crie vers ceux qui l'habitent* lernt der Leser Simon kennen, der auch in *Salope de pluie* (2005), *Bébé mort et gueule de bois* (2007) und *Le cri de Riehmers Hofgarten* (2010) auftritt.

Vier Romane, die als Trilogie aufgefasst werden, wobei der dritte etwas abseits steht, analog zur Satire bei den griechischen Tragödien. *Bébé mort et gueule de bois* unterscheidet sich von den anderen drei Titeln durch seine krimiartige Ausprägung.

In *La terre crie vers ceux qui l'habitent* verlässt Simon seine Walliser Heimat um in Paris zu studieren, wo er « mit einer Langeweile und einem vagen, lähmenden Selbsthass » konfrontiert wird, die ihn daran hindern, die Liebe der Harfenspielerin Clémence zu erwidern. Nachdem er « durch den Drecksregen in dieser Drecksstadt » gegangen ist, kehrt der traurige Held in die Heimat zurück. Der Refrain des zweiten Werks ist derselbe: « Drecksregen in dieser Drecksstadt » – obschon das Klima diesmal ein anderes ist. Simon flieht nicht mehr ins Ideal, er ist vollends in der Realität. Er lebt mit seiner Frau Aélia in Freiburg. Neben einer traurig banalen Geschichte (Alltag, Ehebruch) stellt Bastien Fournier hier das Schreiben (Simon vollendet einen Roman) der Musik gegenüber (Aélia spielt Harfe wie Clémence). « Die Musik wird zur selben Zeit aufgenommen, wie sie gespielt wird. In der Literatur hingegen geht der künstlerische Akt der Aufnahme durch den Leser lange voraus », sagte der Autor dazu im Jahr 2006 auf Radio Espace 2. Das Theater ermöglicht es wohl, die beiden Zeitspannen zu kombinieren, zwischen dem Schreiben und der Aufführung.

In *Le cri de Riehmers Hofgarten* trennen sich Simon und Aélia, der Autor ergründet das Geschwür, das bei einer Trennung aufbricht. In *Bébé mort et gueule de bois* ist Simon Polizist.

Der Autor spinnt eine packende Handlung, er spielt mit den Eigenheiten des Krimis. Er parodiert das Genre und inszeniert es in einer kaleidoskopischen, mehrstimmigen Realität. Gibt es eine schönere Hommage an ein literarisches Genre, als dieses (ein bisschen) neu zu erfinden?

Mit *Le cri de Riehmers Hofgarten* schliesst sich zwar ein Kreis, doch der Bruch ist nicht vollständig: Gewisse Verbindungen werden getrennt, andere geknüpft. Bastien Fourniers neuester Roman, *Pholoé*, bildet mit der Simon-Trilogie eine Tetralogie der Elemente: Erde in *La terre crie vers ceux qui l'habitent*, Wasser in *Salope de pluie*, Feuer in *Le cri de Riehmers Hofgarten*, Luft in *Pholoé*.

Die jugendliche Pholoé lässt sich vom Wind tragen. Doch bevor wir aus dem Blickwinkel der Tragödie näher auf diese luftige Heldin eingehen, soll Simon nochmals kurz zur Sprache kommen, insbesondere die Absicht des Autors: « Simon ist keine richtige Figur », sagte Bastien Fournier 2007, « er kommt zwar in meinen drei Büchern vor und besitzt einige Eigenschaften, die in jedem Roman ähnlich sind, aber eine richtige Figur hätte beispielsweise ein durchgehend zusammenhängendes Schicksal. Dies ist bei Simon nicht der Fall: Er wechselt je nach Situation den Beruf. Er macht es mir möglich, aus einer Geschichte einen Roman zu machen, und diese Geschichte dabei in eine relativierende Perspektive zu setzen. »

FIGUREN UND DIE FRAGE DES ICHS

« Seit Nathalie Sarraute kann man nicht mehr von Figuren sprechen, sie sind literarische Mittel wie die Verbzeiten », führt der Autor bei unserem Treffen im Sommer 2012 weiter aus.

Bastien Fourniers literarischem Vorgehen liegt eine Hinterfragung der Fiktion zugrunde, des erzählenden Ichs. Ohne dabei die Erzählung zu verdrängen, ist er bemüht, das narrative Schreiben niemals als Selbstverständlichkeit

hinzunehmen und seinen Geschichten mehrere Interpretationsebenen zu geben. « Was die Leser nicht immer sehen – zuweilen nicht einmal Profis », stellt Bastien Fournier fest, ohne sich jedoch zu beklagen, sondern vielmehr darüber lächelnd, dass er die Kritik kritisieren kann. Elisabeth Jobin thematisierte diesen pluralistischen Sinngehalt in ihrem Kommentar zu *Le cri de Riehmers Hofgarten* und hielt fest, dass Simon nicht nur die Galionsfigur der vier Romane sei, sondern dass Bastien Fournier durch ihn den Alltag einer Generation illustriere.³

THEATER UND TRAGÖDIE

Zu Beginn des 21. Jahrhunderts ist der Roman zwar nicht die einzig mögliche literarische Form, aber sozusagen die einzige, die gelesen wird. Da heute nur wenige Leute Theaterstücke mehr lesen, sorgt Bastien Fournier dafür, dass die seinen aufgeführt werden. Anfang 2012 gab er übrigens mit *Phaidra*, einem Stück aus der *Trilogie des veuves*, die drei tragische Frauenfiguren, Phaidra, Dido und Medea, thematisiert, sein Regie-Debüt.

Sein zugänglichster Theatertext (der « netteste », wie er selbst sagt) ist *La ligne blanche*, das Geständnis einer possessiven, eifersüchtigen Fussballer-Ehefrau. Der Monolog wurde zusammen mit dem aufwändigeren, elementaren Stück, *Genèse 4*, zur Kain-und-Abel-Thematik veröffentlicht. Darum, weil « niemand dieses Stück versteht »? Es ist auf jeden Fall das Lieblingsstück des Autors. Er hat es während des Studiums geschrieben, als er alte Texte interpretierte.

Im Gegensatz zum Roman kann das Theaterstück rohe Poesie produzieren, die Erfahrung der Mündlichkeit. Bastien Fournier lässt sich dazu von den Mythen inspirieren, von deren Kraft er « sich tragen lässt », so stark ist die

literarische Tradition. Und wenn er des Gehorsams angesichts einer vorgegebenen Struktur überdrüssig wird, dient ihm der Roman der formellen Suche.

Im Roman wie im Theater erkennt Bastien Fournier je länger je mehr, wie wichtig es ist, unvergessliche Szenen zu schaffen, Kämpfe, Versöhnungen, Ausbrüche. Diese Absicht zeigt sich bereits in *Bébé mort et gueule de bois*. Und er stellt sich die Frage: « Was ist das für eine Literatur, welche die Herzen der alten Römer wie die unseren höher schlagen lässt? » Die antiken Texte sind voller hollywoodwürdiger Szenen und der Walliser zitiert die *Aeneis*, das Meer, die Boote, die erste körperliche Vereinigung während eines Sturms. So ist es, die Liebe, die Eifersucht, die Gewalt, das Erwachsenwerden sind unerschöpfliche universelle Themen: Achilles, der sich aufregt, weil man ihm seine Freundin klaut, Phaidra und ihre unmögliche Liebe zu ihrem Stiefsohn usw.

In Bastien Fourniers jüngstem Roman, *Pholoé*, ist die Verwahrlosung des Vaters das universelle Thema. Der Name der gleichnamigen Heldin entstammt einer antiken Tragödie. Ihre Geschichte ist weit verbreitet, sie kämpft inmitten des Schlachtfelds der Pubertät, Seite um Seite, geschrieben in einem sehr visuellen, sequenziellen Stil. Und es ist auch ein antiker Vater, Homer, welcher den Autor auf die Idee gebracht hat, den Lauf der Welt in einen intimen Text einzubinden. Dies treibt der Autor so weit, dass er die Erzählung zuweilen anhält und eine Reihe äusserer, historischer Ereignisse aufzählt, die sich zu diesem Zeitpunkt ereignen. Dieses Vorgehen macht den Leser schwindlig, es setzt die kleinen Geschichten in die Perspektive der grossen.

In *Pholoé* wie in den anderen Fiktionen (Theater und Roman) anerkennt und thematisiert der Autor Zorn und Gewalt als Teile des Lebens. Die Literatur spielt folglich ihre kathartische Rolle und ist hier umso bedeutender, als man darin die Verankerung in archaischen Szenen spürt und den Atem einer von den berühmtesten Autoren genährten Sprache. Und wenn Bastien Fournier bestätigt, dass er sich schon seit

jeder bemühe, unkompliziert zu bleiben, versteht man letztlich, warum uns sein Stil so sehr berührt: Diese Mischung aus vollständig assimilierter Gelehrtheit und seinem Elan, sich ohne Schnörkel auszudrücken – die aus der Schönheit des Texts hervorgegangene Emotion verbunden mit einem menschlichen, empathischen Blick.

DIE TRAGÖDIE DES SCHREIBENS

Nichtsdestoweniger ist « Schreiben zuweilen eine undankbare Tätigkeit, die einem nicht gleichviel gibt, wie man dafür investiert ». Weshalb also dennoch schreiben? Die Antwort auf diese naive Frage fällt unterschiedlich aus, doch im Sommer 2012 erklärt Bastien Fournier, dass für ihn das Schreiben eine Art spirituelle Übung sei, wie wenn andere beten, ein Moment, in dem er bei sich selbst sei. Doch darf man ob dem Aspekt der Besinnlichkeit die parallel dazu geführte formelle Suche nicht vergessen.

« Es ist schwierig zu sagen, warum man schreibt, auf jeden Fall schreibe ich jetzt, weil ich damit angefangen habe. » Wir danken Bastien Fournier, dass er diesen einsamen, anspruchsvollen Weg weiter geht und wünschen ihm, dass ihn die Notwendigkeit zu schreiben noch lange erfüllt.⁴



I

4 Quellen : www.culturactif.ch und www.bastienfournier.ch

PREMIER MATIN

Ombres et volumes bougent sur les draps. Une forme remue. La peau s'anime. Les nerfs augmentent leur tension. Chaque muscle se met en branle. Cœur et poumons accélèrent. Le sang afflue en plus grande quantité vers la tête et les membres. Les paupières s'ouvrent, s'abaissent, se lèvent, tombent. Les lèvres s'écartent. Les coudes se plient. Le crâne monte sur le cou, pivote et s'effondre. Sur la nuque, des poils courts relaient les racines des cheveux. Le corps se rendort, tout ralentit, tout se tait jusqu'à ce que les bips réguliers du réveil s'immiscent tout au fond des oreilles et frappent les tympans. Alors, en un seul mouvement, la tête se dresse, le dos se cambre, un bras écarte la literie qui s'envole et s'abat, les jambes s'extraient des étoffes et les pieds posent leurs plantes sur les lames du plancher.

Tout tourne, rien n'est stable. Ses cheveux tombent sur son visage. Les mèches s'enroulent sur elles-mêmes, se divisent, se rejoignent, se déroulent sous l'effet de leur propre poids, effleurent les tempes, caressent les joues ; ce sont des mèches jaunes, ocrées ou plus sombres qui s'emmêlent et se démêlent lorsqu'elle y plonge ses mains. Ses oreilles bourdonnent. Ses jambes flageolent (ce sont les pattes d'un jeune faon à peine sorti de sa mère, tout

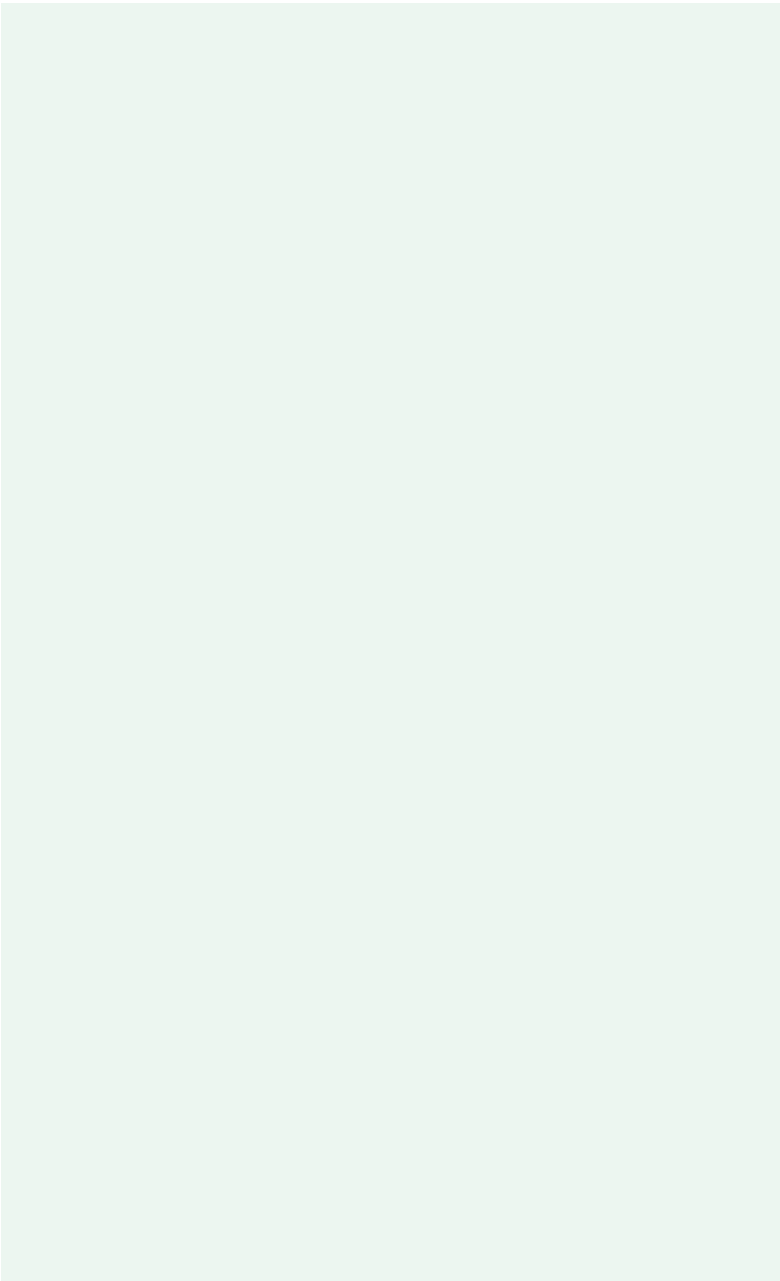
étonné, autour de lui, d'appréhender le monde – un rocher, un arbre dont les feuilles frémissent sous la brise, et l'air, tant d'air qui arrive de partout et qui entre par la bouche, les narines, par tous les pores de la peau ; plus étonné encore de sa station verticale il s'efforce de se camper sur ses quatre membres, tremblants, trop fins, mal tenus aux quatre genoux par des articulations trop fragiles). Elle vacille (lui aussi vacillait, le faon vu jadis dans un parc animalier, mais il a tenu, est resté debout, sa mère broutait du lichen sur le tronc d'un chêne et la direction l'a vendu dans un autre zoo). Le fracas d'un camion éboueur, dans la rue, absorbe le bruit des moteurs. Un appareil à essence aspire le trottoir. Un son continu monte de la machine, modifié seulement quand change l'orientation du tuyau. Une sorte d'équilibre distingue la direction du sol de celle du haut et arrête l'emplacement du décor : meubles de la chambre, fenêtre, saule pleureur, clocher, route, conteneurs, femmes presque nues sur les panneaux publicitaires (maillots de bain d'un bleu profond, teinté de noir, lingerie de dentelle blanche, rouge ou bordeaux), montagne, forêt, percée qu'on y a faite pour la piste de ski, nappe de nuages épais, lisse, par endroits translucide comme s'il s'agissait d'une couche de gouache posée à plat sur la surface même du ciel. Elle nomme pour elle-même les objets qui l'entourent : bureau, rideaux (qu'elle écarte), livres (qu'elle glisse dans un sac), literie, lecteur MP3 avec ses haut-parleurs, peluches conservées de l'enfance (chien, lion, l'oreille d'un éléphant plie et tombe). Le coton d'un sous-vêtement.

I

Bastien Fournier, 2012

II

Pholoé,
extrait du chapitre I,
Editions de l'Aire, 2012



PRIX SPÉCIAL / SPEZIALPREIS

René-Pierre Antille



BIOGRAPHIE

René-Pierre Antille, né en 1948 à Sierre, est titulaire d'une licence HEC. A côté de son travail d'administrateur immobilier, il œuvre en tant que gestionnaire culturel et a, tout au long de sa vie, favorisé le développement de l'art contemporain en Valais.

En 1984, il fait partie des fondateurs du *Festival de Bande dessinée de Sierre*, ouvrant ainsi le Valais au 9^e art. Son action en faveur des arts visuels trouve son point culminant dans l'ouverture et la gestion du Forum d'art contemporain (FAC), qui, de 1989 à 2007, est un espace voué aux expressions artistiques les plus modernes et novatrices (installations, vidéo, etc.). Dans le cadre des événements culturels mis sur pied par la Fondation du Château Mercier, René-Pierre Antille lance en 2011 deux projets de qualité: les expositions vidéo intitulées *Les Chambres noires* et la résidence d'artistes à la Villa Ruffieux, dont l'originalité réside dans les liens qu'elle crée entre les artistes-résidents et les institutions culturelles de la région. René-Pierre Antille fait également partie du comité du *Festival Rilke*, dont l'édition 2012 a fait la part belle à la création contemporaine.

> René-Pierre Antille, 1948 in Siders geboren, ist Inhaber eines universitären Abschlusses in Wirtschaft. Neben seiner Arbeit als Immobilienverwalter ist er als Kulturmanager tätig und setzt sich insbesondere für die Entwicklung der gegenwärtigen Kunst im Wallis ein.

1984 gehört er zu den Gründungsmitgliedern des *Festival de la Ban-*

de dessinée von Siders und öffnet so das Wallis der Welt der Comics. Sein Engagement zugunsten der visuellen Kunst erreicht seinen Höhepunkt in der Eröffnung und Verwaltung des zeitgenössischen Kunstforums (FAC), das von 1989 bis 2007 ein Ort ist, wo modernste künstlerische Ausdrucksformen (Installationen, Video, usw.) ausgestellt werden.

Im Rahmen der Kulturveranstaltungen, die von der Stiftung Château Mercier organisiert werden, lanciert René-Pierre Antille 2011 zwei qualitativ hoch stehende Projekte: die Videoausstellungen *Les Chambres noires* und das Künstleratelier in der Villa Ruffieux, wo vor allem Kontakte zwischen den Stipendiaten und den Kulturinstitutionen der Region gepflegt werden. René-Pierre Antille ist ebenfalls Mitglied des Organisationskomitees des *Festivals Rilke*, dessen Ausgabe 2012 den Schwerpunkt auf die zeitgenössische Kreation setzte.

RENÉ-PIERRE ANTILLE – GESTIONNAIRE CULTUREL

PAR FRANCE MASSY

RENÉ-PIERRE LE TÉMÉRAIRE

« C'est trop beau ! » Quand René-Pierre Antille s'exclame devant une œuvre d'art contemporain, sa voix a des inflexions enfantines et son visage se fend d'un vrai sourire. Peut-être parce que les artistes conceptuels utilisent souvent l'art comme un trait d'esprit. Comme une sorte de réceptacle de notre incongruité, de moyens décalés de secouer la société, de prendre de la distance avec le quotidien. Une provoc' qui n'est pas pour déplaire à René-Pierre Antille, pionnier de l'art contemporain en Valais et agent immobilier à Sierre.

« C'est trop bon ! » Quand René-Pierre Antille est à table, l'esthète devient gourmand mais conserve toujours cet enthousiasme juvénile. Quand c'est bon, quand c'est beau, René-Pierre Antille est bon public. C'est sans doute parce que l'homme aime l'Homme. René-Pierre aime les rencontres. René-Pierre aime les artistes. Peut-être plus que l'art. Ce qui ne l'empêche pas d'être exigeant et très pointu. Dans son FAC (Forum d'Art Contemporain), il a – durant 18 ans et 101 expos – joué les audacieux.

«Président durant les premières années du Festival BD de Sierre, j'ai vite remarqué que les arts plastiques, l'art vidéo ou la photographie me touchaient plus que la BD en elle-même. Très vite, l'envie d'ouvrir une galerie d'art contemporain en Valais m'a titillé.» Les rencontres avec Pierre Keller, Bernard Fibicher ou encore André L'Huiller seront décisives. «Je voulais monter une galerie de qualité, être sans concession sur le choix des artistes et le niveau des expositions. Je connaissais mes limites, je me suis fait conseiller par ces amis qui m'ont beaucoup aidé... »

La première expo donne le ton. La peinture minimaliste et géométrique de Jean-Luc Manz ne laisse aucun doute sur les intentions du galeriste. Le FAC est réservé à l'art d'aujourd'hui, celui qui est en train de se faire et qui utilise les médiums actuels. «J'ai voulu une sorte de laboratoire technique et conceptuel comme il en existait peu en Valais.» Rapidement, la galerie devient une association et s'étoffe d'un cabinet d'estampes puis d'un espace vidéo. Les portes d'Anne Blanchet (une expo digne de la Biennale de Venise), les tombes de Berclaz de Sierre, les neiges d'Ignazio Bettua, les photos de Laurence Bonvin, l'installation vidéo de Soba, les découpages d'Irène Pijoan ou encore les monochromes noirs de Nicole Hassler ont marqué le public du FAC. Valentin Carron (René-Pierre fut le premier et le seul à avoir consacré une expo monographique à l'artiste de Fully), Marcel Eyer, Pierre-Alain Zuber, Eva-Maria Pfaffen, François Pont, Pierre Vadi... Les artistes suisses occupent une place de choix dans la programmation pensée selon une règle qui voulait qu'un artiste ne soit invité qu'une seule fois. «Avec le comité, nous voulions privilégier l'alternance des formes et des moyens d'expression pour surprendre et bousculer les codes. » Ce besoin de surprendre et de se laisser surprendre, conjugué à une curiosité insatiable et une absence totale de préjugés,

ont permis à ce généraliste talentueux, ce touche à tout intrépide, d'être toujours au fait des courants actuels. La formation artistique qu'il n'avait pas eue, il l'a compensée par une intuition et un amour de l'artiste. Ils sont près de 200, les créateurs à avoir passé par le FAC à Sierre. L'aventure prend fin en 2007. Elle aura permis de merveilleuses rencontres et quelques regrets. «J'aurais aimé que le FAC réussisse la démonstration de l'utilité de la démarche en Valais.» Malgré tout, René-Pierre Antille garde des convictions. «Je crois encore aujourd'hui, que les Halles Usego pourraient faire un centre d'art contemporain à l'aura internationale. »

Boulimique, hyperactif comme on dit aujourd'hui, René-Pierre a deux vies. Dans l'une, il travaille huit à neuf heures par jour comme agent immobilier. Dans l'autre, il consacre autant de temps à monter des projets culturels. Sierre lui doit l'ECAV (l'École cantonale d'art du Valais) et l'ECAV lui doit sa reconnaissance pour avoir facilité son enracinement dans la cité du soleil. Il a accompagné et soutenu Georges Pfründer, le directeur qui a transformé la petite école provinciale en structure dispensant des formations reconnues dans les domaines du graphisme et des arts visuels.

Partout où il passe, René-Pierre Antille sème un peu d'art contemporain. *Chambres noires* au Château Mercier, *Rencontres Orient-Occident*, installations lors des *Ecritures contemporaines* de l'édition 2012 du Festival Rilke... ce faiseur de projets, amoureux du multiculturalisme, met au profit de l'art contemporain son sens de la gestion et du relationnel. Il sait s'entourer et mobiliser les bonnes énergies. Personne ne lui résiste, ou presque. Séducteur et fidèle, il peut activer ses amis et, en quelques mois, monter un réseau international. «J'aime créer des liens, travailler sur les synergies, orchestrer le tout pour susciter l'intérêt

et produire l'événement. Tout petit déjà, je montais avec mes cousins et ma sœur des spectacles dans le jardin... »

Le goût de l'art trouve-t-il sa source dans l'enfance ?
« Oui, peut-être. Avec mes parents, nous avons beaucoup voyagé et à chaque fois, nous en profitons pour voir des expos ou visiter des monuments historiques. Et mes oncles et tantes m'ont donné le goût de la musique et du théâtre. »
De quoi attiser le sens de la performance et du spectacle. A 14 ans, il tâte de la batterie dans un groupe de jazz, plus tard, il fait partie du Grenier de Borzuat (le cabaret des beaux jours sierrois) et joue quelques pièces avec les Compagnons des Arts. Le Régent Monnier le devine littéraire et le verrait bien au collège classique. Son père, qui préfère la voie commerciale, le laisse cependant choisir. Et René-Pierre, en bon fils, part à l'école de commerce. Un souci de ne pas déplaire et un sens du consensus qui ne l'empêcheront pas de se créer une bulle de liberté créatrice dédiée à l'art contemporain. Une passion qu'il a longtemps vécue seul. Sa maman – qui l'a beaucoup épaulé au FAC – est une inconditionnelle de son fils plus que du conceptuel et sa femme tolère cet amour de l'art contemporain comme dans d'autres temps les épouses enduraient les danseuses. Il lui aura fallu attendre Benoît, son fils, pour que René-Pierre puisse contaminer un proche. Avec lui, il sillonne l'Europe et, soyons fous, le monde, pour s'en mettre plein les mirettes dans les musées contemporains. Il l'entraîne – pèlerinage sacré – chaque deux ans à la Biennale de Venise. Et quand il rentre, il dit à sa fille et au reste de la famille – car obstiné, il espère encore leur faire partager sa passion – :
« Si vous saviez, comme c'était beau ! »

RENÉ-PIERRE ANTILLE – KULTURMANAGER

FRANCE MASSY

RENÉ-PIERRE DER KÜHNE

« Das ist einfach zu schön ! » Wenn René-Pierre Antille angesichts eines zeitgenössischen Kunstwerks seine Begeisterung äussert, wird seine Stimme kindlich und ein breites Lächeln lässt sein Gesicht erstrahlen. Vielleicht weil die Konzeptkünstler ihre Kunst oftmals wie Geistesblitze nutzen, gewissermassen eine Ansammlung unserer Unschicklichkeiten, schräger Mittel, um die Gesellschaft aufzurütteln und sich vom Alltag zu distanzieren. René-Pierre Antille, Wegbereiter der zeitgenössischen Kunst im Wallis und Immobilienhändler in Siders, findet an dieser Art der Provokation Gefallen.

« Das ist einfach zu gut ! » Bei Tisch wird der Ästhet René-Pierre Antille zum Feinschmecker, der jugendliche Enthusiasmus bleibt derselbe. Wenn etwas schön ist, wenn etwas gut ist, dann ist René-Pierre Antille ein dankbarer Abnehmer. Das ist wohl darauf zurückzuführen, dass er Menschen liebt. Er mag Begegnungen. Er mag Künstler. Vielleicht noch mehr als die Kunst selbst. Dies hindert ihn jedoch nicht daran, hohe Ansprüche zu stellen und mit grosser Präzision zu handeln. Im FAC (Forum d'Art Contemporain) spielte er – während 18 Jahren und 101 Ausstellungen – den Kühnen.

« Als ich während der ersten Jahre das Comicsfestival in Siders präsiidierte, bemerkte ich bald einmal, dass mich Plastik, Videokunst und Fotografie mehr ansprechen als Comic-Kunst. Da hat es mich gepackt: Ich wollte im Wallis eine Galerie für zeitgenössische Kunst eröffnen. » Begegnungen mit Pierre Keller, Bernard Fibicher oder André L'Huiller waren entscheidend. « Ich wollte eine anspruchsvolle Galerie aufbauen, ohne bei der Auswahl der Künstler oder beim Niveau der Ausstellungen Kompromisse einzugehen. Ich kannte meine Grenzen und ich liess mich von meinen Freunden beraten, die mir viel geholfen haben... »

Die erste Ausstellung gab den Ton an. Die minimalistische geometrische Malerei von Jean-Luc Manz liess hinsichtlich der Absichten des Galeristen keine Zweifel bestehen. Das FAC war entschieden der zeitgenössischen Kunst vorbehalten, jener, die gerade entsteht und die aktuelle Medien nutzt. « Ich wollte eine Art technisches, konzeptuelles Labor schaffen, wie es im Wallis nur sehr wenige gab. » Aus der Galerie wurde bald ein Verein, zu dem eine grafische Sammlung hinzukam, später ein Raum für Videokunst. Die Türen von Anne Blanchet (eine der Biennalen von Venedig würdige Ausstellung), die Grabsteine von Berclaz de Sierre, der Schnee von Ignazio Bettua, die Fotografien von Laurence Bonvin, die Videoinstallation von Soba, die ausgeschnittenen Bilder von Irène Pijoan oder die monochromen Schwarzbilder von Nicole Hassler haben das Publikum des FAC geprägt. Valentin Carron (René-Pierre war der Erste und Einzige, der dem Künstler aus Fully eine Einzelausstellung widmete), Marcel Eyer, Pierre-Alain Zuber, Eva-Maria Pfaffen, François Pont, Pierre Vadi... Den Schweizer Künstlern galt der Vorzug. Zudem gaben die Statuten vor, dass jeder Künstler nur einmal eingeladen wurde. « Der Vorstand wollte einen Wechsel der Formen und Ausdrucksmittel bevorzugen, um das Publikum zu überraschen und Gewohnheiten zu erschüttern. » Das Bedürfnis, zu überraschen und sich überraschen zu lassen, kombiniert mit einer unstillbaren

Neugierde und der totalen Abwesenheit von Vorurteilen, ermöglichte es dem talentierten, kühnen Allrounder, immer die aktuellen Strömungen aufzuspüren. Die fehlende künstlerische Ausbildung machte er durch seine Intuition und seine Liebe für die Künstler wett. Knapp 200 Künstler wurden im FAC in Siders gezeigt. Das Abenteuer ging 2007 zu Ende. Es hat wunderbare Begegnungen ermöglicht, trotzdem bedauert René-Pierre Antille eines: « Ich hätte mir gewünscht, dass das FAC den Nutzen des Vorgehens im Wallis aufzuzeigen vermocht hätte. » Dennoch hält er an seiner Überzeugung fest: « Ich denke noch immer, dass sich die Usgo-Hallen als Zentrum für zeitgenössische Kunst mit internationaler Ausstrahlung eignen würden. »

René-Pierre hat einen unstillbaren Appetit, er ist hyperaktiv, wie man heute sagt, hat zwei Leben. Im einen arbeitet er acht bis neun Stunden pro Tag als Immobilienhändler. Im anderen widmet er ebenso viel Zeit dem Aufbau kultureller Projekte. Siders verdankt ihm die Walliser Schule für Gestaltung (ECAV), diese verdankt ihm ihre Anerkennung, die wiederum ihre Verwurzelung in der Sonnenstadt erleichtert hat. Er begleitete und unterstützte Georges Pfründer, den ehemaligen Direktor, welcher aus der kleinen Provinzschule eine Struktur gemacht hat, die anerkannte Ausbildungsgänge in den Bereich Grafik und visuelle Kunst erteilt.

Überall, wo er hinkommt, sät René-Pierre Antille ein bisschen zeitgenössische Kunst. Die Videoausstellung *Les Chambres noires* im Château Mercier, die Veranstaltung *Rencontres Orient-Occident*, Installationen während des letzten Rilke-Festivals... Der Projektmacher und Liebhaber einer multikulturellen Gesellschaft stellt seinen Sinn für Management und Beziehungen in den Dienst der zeitgenössischen Kunst. Er weiss positive Energien zu mobilisieren und sich damit zu umgeben. Niemand oder fast niemand kann ihm widerstehen. Er ist ein treuer Charmeur, der seine Freunde zu mobilisieren weiss und in wenigen Monaten ein internationales Netz auf-

bauen kann. « Ich liebe es, Beziehungen zu knüpfen, in Synergien zu arbeiten, Dinge zu organisieren, um Interesse zu wecken und Ereignissen Gestalt zu geben. Schon als Junge organisierte ich mit meinen Cousins und meiner Schwester Aufführungen im Garten... »

Ist diese Vorliebe für die Kunst in der Kindheit entstanden ?
« Ja, vielleicht. Mit meinen Eltern reisten wir viel und besuchten stets Ausstellungen oder Denkmäler. Von meinen Onkeln und Tanten erbte ich meine Vorliebe für Musik und Theater. » So wurde sein Sinn für Performance und für die Bühne geschärft. Mit vierzehn versuchte er sich in einer Jazz-Band am Schlagzeug, später war er beim Grenier de Borzuat dabei (das Cabaret aus der guten alten Zeit in Siders) und spielte einige Stücke mit den Compagnons des Arts. Rektor Monnier meinte, er hätte literarisches Talent und sah ihn im klassischen Kollegium. Sein Vater bevorzugte die Handelsschule, liess ihn aber wählen. Und als braver Sohn ging René-Pierre in die Handelsschule. Aufgrund der Besorgnis, zu missfallen, und seines Sinnes für Kompromisse – was ihn aber nicht daran hinderte, sich eine schöpferische Auszeit zu genehmigen, die er der zeitgenössischen Kunst widmete. Mit dieser Leidenschaft blieb er lange Zeit allein. Seine Mutter, die ihn im FAC stark unterstützte, folgt ihm bedingungslos, allerdings weniger aufgrund ihres Interesses für die Konzeptkunst, und seine Frau toleriert seine Vorliebe für die zeitgenössische Kunst, wie die Ehefrauen früher die Tänzerinnen ertrugen. Es dauerte lange, bis René-Pierre einen nahen Verwandten anstecken konnte: Benoît, sein Sohn. Mit ihm reist er durch Europa, ja sogar durch die Welt, und verschlingt mit den Augen die Museen für zeitgenössische Kunst. Alle zwei Jahre nimmt er ihn mit auf die heilige Pilgerreise an die Biennale nach Venedig. Und wenn er nach Hause kommt, sagt er zu seiner Tochter und zum Rest der Familie – denn in seiner Unnachgiebigkeit hofft er immer noch, seine Leidenschaft eines Tages mit ihnen zu teilen – :
« Wenn ihr wüsstet, wie schön es war ! »





01



02



03



04



05



06



07



09



08



10



11



12



13



14



15



16



17



18



19



20



21



22



I
École cantonale d'art du Valais
(ECAV), Sierre

II
Forum d'art contemporain
(FAC), Sierre,
Expositions :

Claudio Citterio, 2006, fig. 01-05

Didier Rittener, 2007, fig. 06-10

Ignazio Bettua, 2007, fig. 11-13

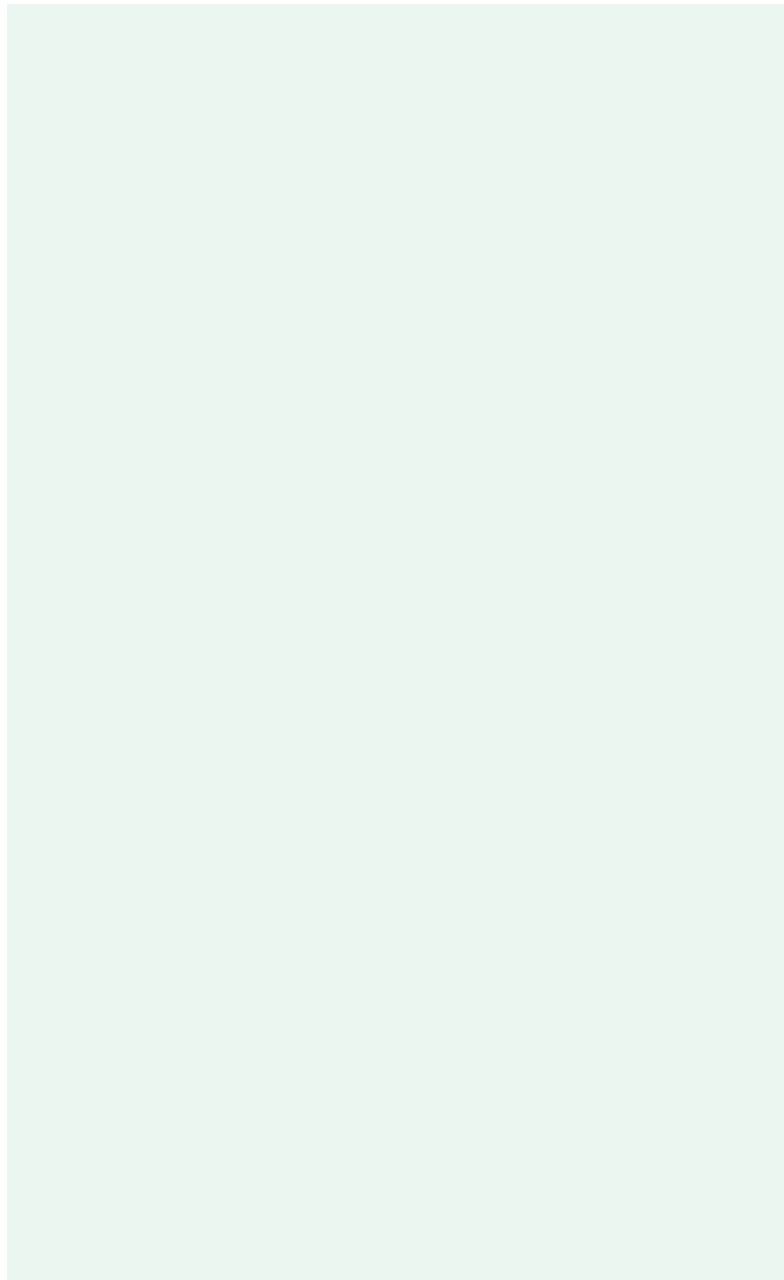
Marco Eberlé, 2006, fig. 14-17

Stéphane Ducret, 2006, fig. 18-22

III
Forum d'art contemporain
(FAC), Sierre
Exposition des 10 ans (1989-1999)
aux Halles, Sierre



III



ANNEXES / ANHANG

BIOGRAPHIES DES AUTEURS ET DU PHOTOGRAPHE BIOGRAFIEN DER AUTOREN UND DES FOTOGRAFEN

HERMANN ANTHAMATTEN

Hermann Anthamatten (*1955) suit des études théâtrales, d'histoire et de littérature, avant de se former à la mise en scène. Depuis 1988, il dirige le Freies Theater Oberwallis. Deux de ses œuvres ont été jouées dans ce cadre-là : *Die Heimkehr – ein Spiel mit dem Grossen Stockalper* et *Geo Chavez' Traum*. En 2011, il écrit et monte une pièce intitulée *Ungeschminkt* pour les 20 ans du Théâtre La Poste à Viège. Aujourd'hui, il est professeur à la HES de Sierre.

> Hermann Anthamatten (*1955) studierte Geschichte, Literatur und Theaterwissenschaften. Er absolvierte mehrere Regiekurse und leitet seit 1988 das Freie Theater Oberwallis. Zwei seiner Werke wurden in diesem Rahmen aufgeführt: *Die Heimkehr – ein Spiel mit dem Grossen Stockalper* und *Geo Chavez' Traum*. Zum 20-jährigen Jubiläum des Theaters La Poste Visp schrieb und inszenierte er 2011 *Ungeschminkt*. Heute ist er Dozent an der Fachhochschule in Siders.

SEBASTIAN MAGNANI

Le photographe indépendant Sebastian Magnani (*1985 Brigue), spécialisé dans les domaines de la publicité, de l'architecture et du people, vit à Berne. De 2006 à 2011, il travaille en tant que créateur auprès de l'agence de publicité visucom ag à Brigue. Sebastian Magnani recherche sans cesse l'image

parfaite et souhaite, à travers son travail, suspendre le temps. Découvrir de nouveaux mondes et montrer le monde tel qu'il le voit – tels sont ses objectifs.

> Sebastian Magnani, 1985 in Brig geboren, lebt heute in Bern als freischaffender Fotograf im Bereich People, Werbung und Architektur. 2006 bis 2011 war er als Kreativer bei der Werbeagentur visucom ag in Brig tätig. Magnani ist immer auf der Suche nach dem perfekten Bild und will durch seine Arbeit die Zeit anhalten. Neue Welten entdecken und seine Welt, wie er sie sieht, anderen zeigen – hier liegt sein Ziel.

FRANCE MASSY

Suite à ses études commerciales, France Massy (*1960, Vissoie) s'essaye de manière autodidacte à la cuisine. Pendant 13 ans, elle fait partie des chefs distingués par Gault Millau. A 40 ans, elle décide de suivre une formation de journaliste. Elle est auteur de deux livres : *Vertiges* de Roland Pierroz (2002) et *Empreintes* de Didier de Courten (2009). Actuellement, elle travaille comme journaliste au Nouvelliste.

> France Massy (*1960, Vissoie) begab sich nach ihrer kaufmännischen Ausbildung als Autodidaktin auf die Wege der Kochkunst. Dreizehn Jahre lang gehörte sie zu den von Gault Millau ausgezeichneten Köchen. Mit 40 Jahren liess sie sich als Journalistin ausbilden. Sie ist Autorin von zwei

Büchern: *Vertiges* von Roland Pierroz (2002), sowie *Empreintes* von Didier de Courten (2009). Heute arbeitet sie als Journalistin beim Nouvelliste.

MARIE PARVEX

Licenciée en philosophie, histoire de l'art et espagnol, Marie Parvex, née en 1980, fait son stage de journaliste au Nouvelliste. En 2009, elle participe à la fondation de Valais-mag, journal culturel valaisan en ligne (www.valais-mag.ch). Depuis 2011, Marie Parvex est engagée comme correspondante en Valais pour Le Temps.

> Inhaberin eines Lizenziats in Philosophie, Kunstgeschichte und Spanisch, absolvierte Marie Parvex (*1980) ein Journalismus-Praktikum beim Nouvelliste. Im Jahre 2009 nahm sie an der Gründung der kulturellen online-Zeitung Valais-mag teil (www.valais-mag.ch). Seit 2011 arbeitet Marie Parvex als Korrespondentin für das Wallis bei der Westschweizer Zeitung Le Temps.

BEAT SCHMID

Après ses études de droit et de linguistique, Beat Schmid (*1950, Ausserberg) conduit différents services juridiques au sein de l'administration cantonale valaisanne. Devenu avocat indépendant, il ouvre un cabinet d'avocat et notaire. Il suit également des cours de chant au conservatoire de Fribourg auprès de Tilli Westendorp et s'engage dans différents chœurs, entres autres l'octuor masculin Vocalisti.

> Nach einem Studium der Ju-

risprudenz und Sprachwissenschaften leitete Beat Schmid (*1950, Ausserberg) verschiedene Rechtsdienste bei der Walliser Kantonsverwaltung, bevor er sich als freischaffender Rechtsanwalt und Inhaber eines Anwalts- und Notariatsbüros etablierte. Er absolvierte eine Gesangsausbildung am Konservatorium Fribourg bei Tilli Westendorp und engagiert sich heute in verschiedenen Chören, darunter das Männeroktett Vocalisti.

ELISABETH VUST

Née en 1970, Elisabeth Vust exerce la profession de bibliothécaire à Lausanne et a une activité de critique littéraire. Elle collabore pendant sept ans à la rubrique littéraire du quotidien 24HEURES, avant de rejoindre la rédaction du Culturactif, un site web au service de la création littéraire de Suisse (www.culturactif.ch). Elle collabore également à l'émission Zone Critique sur Espace 2 (RTS).

> Elisabeth Vust (*1970) übt ihren Beruf als Bibliothekarin in Lausanne aus und wirkt nebenbei als Literaturkritikerin. Während sieben Jahren verfasste sie Artikel für die literarische Rubrik der Tageszeitung 24HEURES. Heute ist sie Mitglied der Redaktion von Culturactif, eine Internetseite im Dienste der Schweizer Literaturszene (www.culturactif.ch) und arbeitet für die Sendung *Zone Critique* beim Westschweizer Radio Espace 2 (RTS).

CONSEIL DE LA CULTURE

KULTURRAT

2012

ROCH Claude, Sion, Chef du Département
de l'éducation, de la culture et du sport

CAGNA Pierre, Sion, Président

WALTER Francesco, Ernen, Vice-Président

MEMBRES

ABBET Michaël, Miège

ANTONIETTI Thomas, Visp

BÄRENFALLER Judith, Brig-Glis

BARMAN Karine, Troistorrents

BOZ-BALMER Katia, Veyras

MOILLEN Xavier, Martigny

MOTTET-RODUIT Nicole, Martigny

MEIZOZ Jérôme, Lausanne

OMLIN Sibylle, Sierre

RUPPEN Stefan, Naters

SCHMIDT Carlo, Leuk

ZEN-RUFFINEN Anne, Sion

ZUFFEREY Anne-Dominique, Muraz s/Sierre

Avec voix consultative :

CORDONIER Jacques, Sion,

Chef du Service de la culture

CONSTANTIN PITTELOUD Muriel, Sion,

Conseillère culturelle

RODUIT Axel, Sion,

Conseiller culturel

SECRÉTARIAT

CHEVRIER Joëlle, Sion

PRIX CULTURELS DE L'ÉTAT DU VALAIS / PRIX D'ENCOURAGEMENT
KULTURPREISE DES KANTONS WALLIS / FÖRDERPREISE

LAURÉATS / PREISTRÄGER
1980–2011

1980
Marcel Michelet, écrivain

1981
Jean Daetwyler, musicien

1982
Christine Aymon, plasticienne
Pascal Dayer, acteur
Alfons Henzen, Bildhauer

1983
Pierre Imhasly, Schriftsteller
Jean-Jacques Putallaz, céramiste
Jean-Marc Lovay, écrivain
Roman Schmid, Musiker

1984
Albert Chavaz, peintre
Brigitte Balleys, cantatrice
Thomas Andenmatten, Fotograf
Adrien Pasquali, écrivain

1985
Maurice Chappaz, écrivain
Concours jeunes talents :
Vincent Becquelin, Agnès Guhl,
Claire Haenni, Leander Locher,
Pascal Romailleur, Anne Salamin.

1986
Hans Loretan, Bildhauer
Marcelle Gay, écrivain
Annelore Sarbach, Schauspielerin
Anne Theurillat, danseuse

1987
Maurice Zermatten, écrivain
Dominique de Rivaz, cinéaste
Jacky Lagger, musicien
Stanislaus Zurbirggen, Ornithologe

1988
Michel Desfayes, ornithologue
Marcel Eyer, Kunstmaler
Isabelle Fournier, pianiste
Marie-Antoinette Gorret, graphiste

1989
Theo Imboden, Glaskünstler
Pierre-Antoine Hiroz, cinéaste
Anselmo Loretan, Musiker
Pierre-Alain Zuber, sculpteur

1990
Georges Borgeaud, écrivain
Dominique Savioz, chanteur-interprète
Lisette Steiner, Sängerin
Anne Vouilloz, metteur en scène

1991
Jean Suter, architecte
Marie Gaillard, artiste-peintre
René Niederberger, Kunstmaler
Anne Salamin, actrice

1992
Margrith Fialovitsch, Violonistin
Anni Rotzer-Hildbrand, Biologin
Laurent Possa, artiste-peintre
Claude Darbellay, chanteur

1993
Tibor Varga, violoniste
Patrizia Paccozzi, Violonistin
Alain Bagnoud, écrivain
Jean-Marc Pillet, scientifique

1994
Egidio Anchisi, botaniste
Maria Ceppi, Kunstmalerin
Christine Mühlberger, artiste-peintre
Romaine, chanteuse-interprète

1995
György Sebök, Pianist-Musiker
Philippe Becquelin, dessinateur-graphiste
Vital Bender, écrivain
Karin Pfammatter, Schauspielerin

1996
Gérard de Palézieux, peintre et graveur
Rachel Harnisch, Solistin
Pierre-Isaïe Duc, comédien
Denis Rabaglia, cinéaste

1997
Gottfried Tritten, artiste-peintre
Künstlergruppe Acht-8 : Rolf Fussen,
Pascal Seiler, Carlo Schmidt.
Laurence Revey, chanteuse
Anne-Lou Steininger, écrivaine

1998
Oberwalliser Spillit :
Sabine Gertschen Schmid, Oswald Bumann,

Paul Locher, Elmar Schmid,
Klaus Schmid, Markus Tenisch,
Edmund Volken, Marcel Volken.
Jean-François Fournier, écrivain
Stefan Ruppen, Musiker
John Schmidli, clarinettiste

1999
Pierre Mariétan, compositeur
Sibylla Walpen, visuelle Künstlerin
Interface (ensemble de danse, musique
et vidéo) : Géraldine Lonfat, Sarah Künstle,
Marie-Noël Guex, André Pignat,
Nathalie Zufferey-Pellegrini,
Yvan Cavazzana, Bert De Raeymaeker.
Glen of Guinness (rock-folk irlandais) :
Françoise Lampo, Pascal Cassoli,
Martial Germanier, Patrick Fellay,
Johan Jacquemetaz, Xavier Moillen,
Nicolas Bourban, Bertrand Gaillard.

2000
Jean-Paul Darbellay, architecte
Jérôme Meixoz, écrivain
François Marin, comédien-metteur en scène
Rachel Matter, Schauspielerin

2001
Oberwalliser Vokalensemble
Christine Vouilloz, comédienne
François Pont, artiste-peintre
Ralph Oggier, Musiker-Trompeter

2002
Pierrette Micheloud, écrivaine
Wilfried Meichtry, Historiker
Bernard Sartoretti, comédien
La compagnie Djinn Djow :
Vincent Zanetti, Anne-France Brunet

2003

Chœur Novantiqua

Mathias Clausen, Musiker

Alexandre Jollien, philosophe

Mathieu Bertholet, auteur de théâtre

2004

Oswald Ruppen, Fotograf

Barbara Maurer, Schauspielerin

Noëlle Revaz, écrivain

Frédéric Mermoud, cinéaste

2005

Pierre Loye, peintre

Judith Kreuzer, Designerin

Trio Nota Bene :

Julien Zufferey, violoniste

Lionel Monnet, pianiste

Xavier Pignat, violoncelliste.

David Coquoz, ébéniste-créditeur

2006

Angel Duarte, peintre-sculpteur

Hans-Peter Pfammatter, Musiker

Berclaz de Sierre, plasticien

Olivier Cavé, musicien

2007

Heidi & Peter Wenger, Architekten

Tobias Salzgeber, Trompeter-Dirigent

Claude Barras, cinéaste

Valérie Fellay, chanteuse-artiste

de jazz

2008

Christine Aymon, artiste placticienne

Laure Dupont, danseuse

Olivia Seigne, comédienne

Daniel Mangisch, Schauspieler

2009

Carole Roussopoulos, réalisatrice vidéo

Yannick Barman, musicien

Camille Cottagnoud, chef opérateur

Rolf Hermann, Schriftsteller

2010

Erika Stucky, Musikerin – Sängerin-

Performerin

Stéphane Chapuis, musicien

Rafaële Giovanola, danseuse-chorégraphe

Nicolas Steiner, Filmemacher

2011

André Raboud, sculpteur

Julie Beauvais, metteur en scène

Julien Maret, auteur

Ephraïm Salzmann, Musiker

Patrick Jacquérioz, sonorisateur – technicien

lumière (Prix spécial)

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

BILDNACHWEIS

SEBASTIAN MAGNANI

pp. 10, 44, 66, 92, 116

—
COLL. PERSONNELLE DE L'ARTISTE

pp. 37

MEICHTRY CHRISTIAN

pp. 38

THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT

pp. 60-62

ARNO DECLAIR

pp. 85-88

KAMAL PARSI-POUR

p. 107

ROBERT HOFER

pp. 128-130

IMPRESSUM



ÉDITEUR

Canton du Valais, Département de
l'éducation, de la culture et du sport,
Service de la culture

TRADUCTIONS

Pierre Blanc, Alexandra Delcourt,
Muriel Constantin Pitteloud

RELECTURE

Béatrice Duc, Muhamed Redzic

CONCEPTION GRAPHIQUE

Station-sud, Laurent Emmenegger,
Christophe Métroz, station-sud.ch

PHOTOLITHOGRAPHIE

Michel Greppin, Soin de l'image

IMPRESSION

Valmedia AG, valmedia.ch
Karl Meyer SA, kmc.ch

PAPIER

Recystar polar

TYPOGRAPHIE

MrsEaves



ISBN 978-2-8399-1137-5

© 2012, tous droits réservés

